

LECTURES

Nouvelle série — Vol. 8 — No 2

Montréal

SOMMAIRE

Voies nouvelles du loisir . p. 34

*

Nérée Beauchemin p. 35

*

*Robert Charbonneau: Au-
cune créature* p. 37

*

Poèmes d'Anne Hébert ... p. 39

*

*Le nouveau Bloc-Notes de
François Mauriac* p. 41

*

*Teilbard de Chardin et son
œuvre: le problème de
l'évolution* p. 44

*

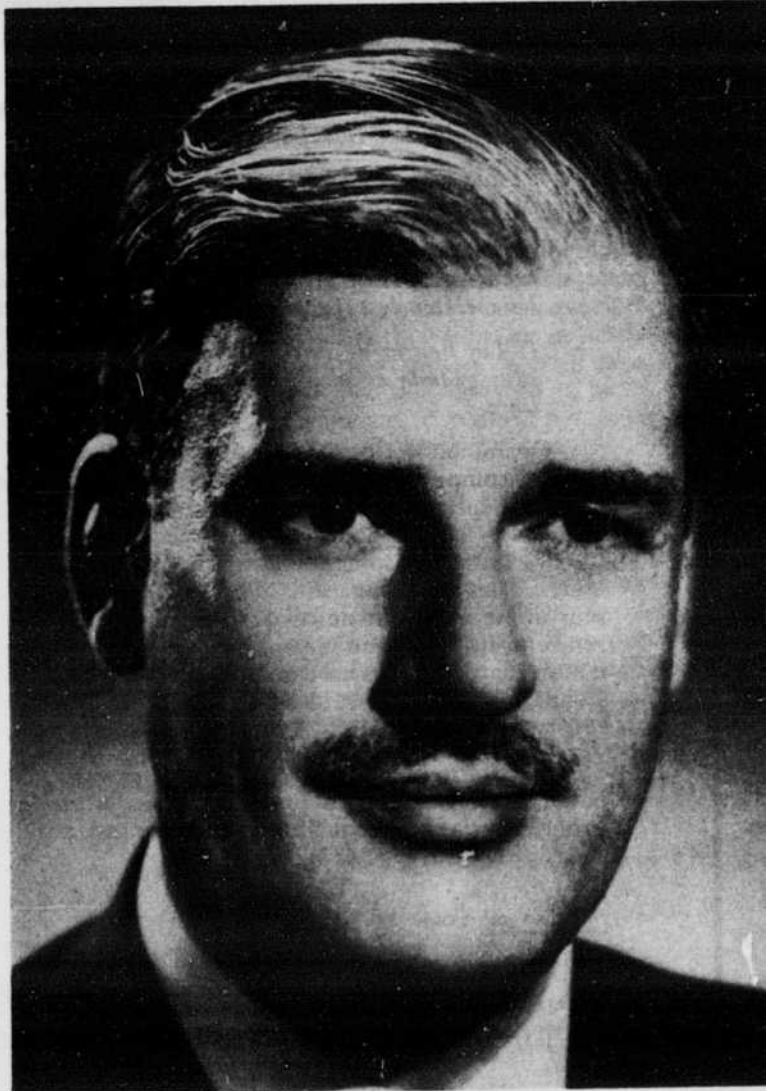
Notices bibliographiques . p. 48

*

*Le centenaire de Rabindra-
nath Tagore* p. 62

*

*Un extrait de La Révolu-
tion par l'amour* p. 64



Robert CHARBONNEAU (studio Jac-Guy)

(voir à la page 37)

OCTOBRE 1961

Voies nouvelles du loisir

L'Action catholique canadienne vient de publier une brochure intitulée: *Voies nouvelles du loisir*.¹ Préparée à l'intention des militants d'Action catholique, cette brochure mérite une plus large diffusion. Les professionnels en particulier trouveraient grand profit à la parcourir et à réfléchir sur certains chapitres qui les concernent plus spécialement, et notamment sur ces grandes vérités que l'Action catholique se propose de mettre de l'avant au cours de la prochaine année:

a) *Le divertissement, le jeu proprement dit, occupent une place légitime dans l'ensemble des moments de loisir accordés à l'homme par la civilisation contemporaine. Mais ces réalités ne sauraient résumer à elles seules tous les autres éléments qui doivent entrer, surtout de nos jours, sous l'expression de loisir.*

b) *Les heures de loisir devraient être pour tous les hommes une invitation à vivre plus pleinement leur vie religieuse et à approfondir la signification spirituelle du dimanche et des jours de fêtes religieuses.*

c) *Les heures de loisir devraient être pour tous les hommes une occasion d'approfondir leur vie familiale.*

d) *Les heures de loisir devraient être pour les citoyens d'aujourd'hui une occasion de parfaire leur culture intellectuelle et au besoin leur formation professionnelle.*

e) *Les heures de loisir devraient être une invitation à une plus grande communion entre les divers milieux sociaux et les divers groupes culturels qui composent les sociétés de type pluraliste comme la société canadienne.*

f) *Les heures de loisir devraient être consacrées, dans une bonne mesure, à une plus grande et plus active participation à la vie civique, sociale et communautaire.*²

Quand on réfléchit à tout ce que comporte une utilisation judicieuse des loisirs, on comprend de quelles richesses se privent et à quels devoirs se soustraient ceux qui les méprisent tout comme ceux qui les gaspillent. Les uns et les autres se rencontrent dans le milieu professionnel. Là comme ailleurs on trouve de ces bourgeois pour qui les loisirs ne sont que l'occasion de plaisirs coûteux, parfois malsains, d'où sont absentes les préoccupations familiales, culturelles et sociales. Mais là plus qu'ailleurs sans doute abondent de ces forcenés du travail qui sacrifient tout à leur profession, ne rentrent au foyer que pour y dormir, ne lisent, ne regardent ni ne connaissent rien d'autre en dehors du cercle étroit de leur profession. Que valent des réussites professionnelles si elles se soldent par un échec sur le plan familial, social, voire même sur le plan surnaturel ?

Aussi une brochure comme les *Voies nouvelles du loisir* vient-elle à point pour aider à la solution d'un problème dont l'acuité grandit avec les progrès de la science, progrès qui asservissent l'homme qui ne sait pas les dominer.

Rita LECLERC

(1) * * *

VOIES NOUVELLES DU LOISIR. Etudes en marge du programme d'action 1961-1962. Montréal, L'Action catholique canadienne, 1961. 239p. 19cm.

(2) *Ibid.* p. 191.

NÉRÉE BEAUCHEMIN



Avec Alfred Garneau, Pamphile Lemay et Adolphe Poisson, le poète-médecin d'Yamachiche appartient à cette *Ecole régionaliste* (1820-1930) qui forme la transition entre l'*Ecole patriotique ou épique* de Québec (1855-1890) et l'*Ecole littéraire ou lyrique*

de Montréal (1890-1920).

Pour bien l'apprécier, il faut lire ses vers à la suite de ceux de William Chapman: après les bordées tonitruantes de ce dernier, ils font penser au roucoulement de la tourterelle. Seulement, les deux uniques recueils de Beauchemin ont un caractère bien différent l'un de l'autre. Le premier, *Floraisons matutinales* (1897), regorge d'histoire, de patriotisme et d'observation de la nature. Dans le deuxième, *Patrie intime* (1928), l'artiste se replie à la fois sur lui-même et sur cette région trifluvienne qu'il n'a presque jamais quittée. Aussi ce dernier ouvrage pourrait-il porter en exergue ce distique du *Chantecler* (II, 3) de Rostand:

*Je chante pour mon vallon, en souhaitant
Que dans chaque vallon un coq en fasse
autant.*

Quelque thème qu'il aborde, Beauchemin ne saurait y voir un prétexte à rhétorique; chacune de ses pièces dit au lecteur l'impression exacte qu'ont faite sur lui les objets. C'est cette sincérité, d'où suit la conformité de l'expression à l'impression, qui fascine toujours le public de Beauchemin.

Puis, son art a évolué. Aux formes lourdes de son premier recueil se sont substituées les strophes légères, ailées même, du second. Pour mieux voir ce qu'y a gagné le poète, il suffit de rapprocher cette image tirée de *La mer*,

*L'âme des océans frémit comme une épouse
Sous le chaste baiser des impassibles creux,*

de ces vers (*Le temps des semailles*) sur la chanson

*Qu'on module sans qu'on y pense
Et que rythme, en rude cadence,
La herse qui zigzague et danse
Sur les mottes des gazons verts.*

Tout ce dont vit l'âme paysanne: la forêt toute proche, l'église, le cimetière, les veillées de famille, la moisson, les outils domestiques, la « terre » surtout, c'est tout cela que Beauchemin a chanté, et de telle sorte que le rythme s'accorde toujours avec la description même de l'objet. Qu'on relise, pour s'en convaincre, la plupart des pièces de *Patrie intime* et même, dans les *Floraisons* déjà, soit les *Fleurs d'aurore*, soit *La Cloche de Louisbourg*. A sa mélodie comme à sa romance, ce poète si personnel ajoute souvent un symbole discret.

Mais, quand on parle de Beauchemin, plus encore qu'au poète paysan, c'est au poète mystique qu'il faut songer. Lors des fêtes qui lui furent consacrées aux Trois-Rivières, le dimanche 11 novembre 1928, nous crûmes devoir attirer l'attention sur cet aspect le plus profond de son œuvre. Le poète voulut bien nous affirmer que nous ne nous étions pas trompés. Aussi, pour condenser le caractère complet des deux volumes, faudrait-il ajouter, à l'exergue ci-haut, l'apostrophe qu'adresse Lamartine à son « Libérateur céleste »:

*Et l'espoir, près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.*

De ces deux aspects, *Le temps des semailles* et *Angélus lyrique*, dans *Patrie intime*, constituent comme la synthèse. On dirait que, chez

ce médecin si consciencieux, les soucis professionnels s'estompent devant les certitudes religieuses.

Deux objets entre autres le fascinent: les cloches, la mort. Le son des premières répercute à son oreille les harmonies mêmes de la création (*La Montagne et la Plaine*). Si le crépuscule est si « plein de grâce et de mystère »,

*Oh ! c'est que la montagne, au voile blanc
et bleu,*

*Carillonne en l'honneur de la mère de Dieu,
C'est que, pour appuyer la montagne qui
prie,*

L'angélus de la plaine a salué Marie.

Quant à la mort, peu de nos poètes sans doute lui ont adressé, à cause des perspectives qu'elle ouvre, un hommage plus ému que celui-ci (dans *Prière et Prière du vieillard*):

*Vers cet éternel lendemain,
Dieu des temps, c'est toi qui me pousses:
Dans la douceur de la secousse
Je sens la douceur de ta main.*

*Malgré la crainte coutumière
Qui me fait trembler devant Toi,
C'est avec la plus vive foi
Que je marche vers ta lumière.*

Naturellement, comme dans toute œuvre surtout poétique, tout n'est pas de même venu dans celle de Beauchemin. Aussi faut-il remercier Clément Marchand d'en avoir tiré un *Choix de poésies* (1950) et, comme le Père Gonzague Poulin dans sa *Biographie* (1934), d'en avoir facilité la lecture en une préface remarquable. Tous deux ont démontré qu'avant tout Beauchemin poète est un apôtre,

*Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel.*

(*Chantecler*, II, 3)

* * *
ŒUVRES. — Floraisons matutinales. Trois-Rivières, Editions Ayotte, 1897. 214p. — *Patrie intime.* Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1928. 225p. 19cm.
* * *

SOURCES A CONSULTER. — BAILLARGEON (S.), Littérature canadienne-française. 2e édition. Montréal, Fides [1960]. 525p. 24.5cm. P. 122-126. — CHARTIER (Emile), dans la *Revue canadienne* [P.C.] juin-juillet 1922. — CHARTIER (Emile), dans *Vie de l'esprit au Canada français*, 3e appendice. Montréal, Bernard Valiquette, 1941. — DANTIN (Louis), *Poètes de l'Amérique française* (2e série). Montréal, Editions Albert Lévesque, 1934. — GUILLEMETTE (Marguerite), *Bio-bibliographie de Nérée Beauchemin*. Manuscrit. Montréal, Ecole de Bibliothécaires, 1941. 53p. — LAVOIE (T.), *Bio-bibliographie de Nérée Beauchemin*. Manuscrit. Montréal, Ecole de Bibliothécaires, 1949. — MARCHAND (C.), *Choix de poésies de Nérée Beauchemin*. Trois-Rivières, Le Bien Public, 1950. — MARCHAND (C.), *Nérée Beauchemin*. Montréal, Fides [1957]. 94p. 23cm. (Coll. *Classiques canadiens*). — NANTEL (Mgr A.), *Les Fleurs de la poésie canadienne-française*. Montréal, Valois, 1883. — POULIN (G.), o.f.m., *Nérée Beauchemin*. Trois-Rivières, Le Bien Public, 1934. — ROY, (Mgr C.), *Regards sur les lettres*. Québec, Garneau, 1931.

Emile CHARTIER, p.d.

N.B. Nérée Beauchemin est né à Yamachiche dans la province de Québec. Il fit ses humanités au Séminaire de Nicolet et son cours de médecine à l'Université Laval de Québec. Il exerça sa profession dans son village natal de Yamachiche. Il mourut en 1931. (N.D.L.R.)

2e édition

Écoute, ma mie

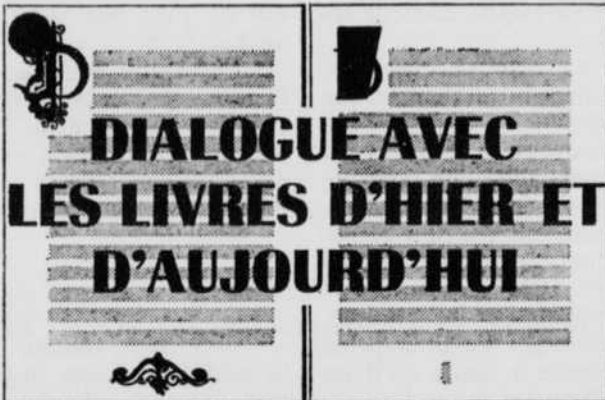
par Tante Chantal

« ...renseignera nos adolescentes sur à peu près tous les problèmes, sans peur des mots, et tentera avec succès, il me semble, de les protéger contre les faux visages de l'amour. » (Michelle Le Normand)

207p.

\$2.00 (par la poste \$2.10)

Une édition FIDES



**DIALOGUE AVEC
LES LIVRES D'HIER ET
D'AUJOURD'HUI**

Robert Charbonneau: *Aucune créature*



Alfred DESROCHERS

Y a-t-il déjà vraiment vingt ans et plus de cela ? C'était au temps de la *Nouvelle Relève*, peut-être même de la *Relève*. Robert Charbonneau, dont j'avais remarqué certains essais aux petites revues d'avant-garde, fit paraître: *Ils posséderont la terre...*

Je ne me souviens pas d'avoir, faute d'un endroit où le faire, salué ce roman-essai, dont la psychologie aiguë m'avait surpris.

D'ailleurs, j'étais déjà un aîné. Entre ce débutant et moi était survenue la CRISE. Le débutant d'alors a vieilli. « Il se produit à quarante ans une fissure que l'esprit ne traverse pas volontiers », note lui-même notre romancier (p. 13). Pour l'en consoler, je l'assure que la différence entre 40 et 60 ans est beaucoup moindre qu'entre 20 et 40 !

Aucune créature (1) est la visite de cette période. Il s'agit encore d'un roman-essai, mais beaucoup plus profond que l'œuvre du début. L'affabulation même est d'un moraliste. Puisqu'il faut toujours être fils de quelqu'un, mettons qu'André Gide y montre ça et là ses traits d'aïeul. C'est dire qu'il s'agit d'une œuvre « pour lecteurs adultes » et même « adultes très avertis ».

En des jours moins trépidants, on s'amuserait à tirer d'*Aucune créature* une série de citations constituant à la fois l'exposition la plus honnête et la critique la plus sévère du livre.

Ceci, par exemple: « Georges faisait tout avec passion. Ses romans représentaient une somme de moments de grande intensité. L'œuvre portée rapidement à un sommet était reprise ensuite à ce sommet et portée plus haut. Parfois, elle n'était que sommets, d'où la difficulté de lire ces livres d'un

seul trait, comme s'ils avaient été écrits horizontalement et non en hauteur — et leur impopularité. » (P. 90)

L'action se déroule « durant les années de l'après-guerre » (p. 54). Le personnage central, Georges Hautecroix, « reprend son œuvre où il l'avait laissé tomber: à la fin de sa jeunesse » (p. 29), car il s'agit d'un écrivain qui « souhaite dépasser les apparences et la technique [pour] accéder à la vie » (p. 19).

Pour y arriver, il prend la très dangereuse voie d'une aventure avec la fille de celle que son père a prise comme seconde femme. Au vieil homme, celle-ci a « redonné le goût de vivre » (p. 49), mais « comment décrire Colette, femme suractive..., sans cesse occupée de nouveaux projets, [...] l'antithèse de son mari ? » (P. 42)

Sa fille Sylvie, au contraire, « sous des dehors très sages, une démarche étudiée, cachait une nature fouguese... Elle appartenait à cette famille d'êtres qui inspirent des passions sauvages. » (P. 74)

Lors d'une garden-party qu'il donne chez lui pour lancer son nouveau roman, Georges Hautecroix est quasi provoqué par sa belle-sœur à venir la rejoindre dans une *cave* de la rue Stanley (p. 75).

Quelques jours plus tard, il y va. Elle y est. Le conciliabule, apparemment — car ce n'est pas clair ! — se termine à l'appartement de la jeune fille (p. 76-83).

Des jours s'écoulent, peut-être des semaines. « Ce fut par Colette qu'il entendit dire que Sylvie avait disparu. » (P. 92) La famille Hautecroix passe les vacances à la campagne. Georges y travaille d'arrache-pied à son œuvre, mais le souvenir de Sylvie

vient rayer de ses éclairs ce ciel apparemment ser-
rein, car...

« L'amour qui incendie un cœur de cinquante
ans le débarrasse du même coup du revêtement que
les années ont édifié; il le dénude et le prive pen-
dant quelque temps de ses moyens (p. 99) [...] La
passion dans ces cas a la soudaineté d'un coup de
foudre (p. 102). Un tel amour éclatait au centre
d'un monde ordonné; il ressemblait par son caractè-
re fortuit à une intervention des dieux; il était
inexpliqué et inexplicable. » (P. 103)

Et, d'une façon aussi inexplicable et inexplicable,
Sylvie a reparu, puisque « Georges s'était à peine
avoué la passion qui l'enchaînait à Sylvie qu'il lui
avait donné un nouveau rendez-vous et, en l'acceptant,
elle avait du même coup fixé la nature de leurs
relations » (p. 104).

Le récit en est ici aux deux tiers. L'action se
précipite alors au point de finir en mélodrame. Syl-
vie est assassinée par l'amant qu'elle a délaissé pour
Georges, au moment où elle doit rejoindre ce dernier
en vue d'une fugue en Europe... Et la vie reprend
son cours...

*
* *

J'ai dit en commençant qu'il s'agit d'un livre
pour adultes. Je le redis en donnant tous les sens
possibles à cette affirmation. Tout Canadien un peu
cultivé de quarante ans ou plus ne prêtera, je le
crains fort, qu'une attention distraite à l'intrigue. En
revanche, il voudra mettre des noms sur ces images;
il dira: « *Le National* c'est *Le Devoir*; Hautecroix
c'est...; Carrel c'est... » Pas nécessairement des gens
du *Devoir*, mais des journalistes et des politiciens
d'alors — ou d'un peu avant ou d'un peu après.

Par là, c'est une vraie tranche de vie, comme en
voulait Zola.

Et les plus-de-40 ans, à part ce plaisir d'identi-
fication, en prendront un autre de nature plus sub-
tile: ils souligneront presque à chaque page de fines
notations psychologiques, des « pensées » qui, déta-
chées de leur contexte, fourniraient l'ébauche d'un
Alain, sinon d'un Vauvenargues canadien.

*
* *

Si ce livre, comme il y semble promis, connaît
la réédition, prions son éditeur de retenir un bon
correcteur! Les fautes agaçantes abondent: *où*, ad-
verbe de lieu, est écrit sans accent tant de fois que
j'ai renoncé à compter. Il y a des impropriétés et
même de purs contresens: *piolet* (p. 8) signifie-t-il
chicot?

Le *Petit Larousse*, hélas! note dans ses éditions
d'après-guerre, sans la moindre restriction, au moins
vingt expressions qui étaient d'authentiques barba-
rismes en 1939: *élection partielle* (p. 136) pour
complémentaire, *compétition* (p. 52) pour concur-
rence... Je n'ose pas être pompier au point de dire:
« J'en passe, et des meilleures... » Car M. Char-
bonneau pourrait me rappeler que, peu avant sa
mort, André Gide déplorait qu'en 1950 on écrivit
plus mal qu'on ne l'eût jamais fait depuis la Ter-
reur... Il faut être de son temps, que diable!

(1) CHARBONNEAU (Robert)

AUCUNE CREATURE. Roman. Montréal. Beauche-
min [1961]. 178p. 19cm. \$1.75 (frais de port en plus)

Appelle des réserves

Une édition FIDES

L'ENCYCLIQUE sociale

MATER ET MAGISTRA

de S.S. le pape Jean XXIII

Texte absolument complet

Traduction de l'Imprimerie Polyglotte Vaticane
revue d'après le texte latin

Table analytique. 144 pages \$0.50

En vente partout

POÈMES

de

Anne HÉBERT

Paul CHAMBERLAND

Ecouter un poème d'Anne Hébert c'est consentir à être inquiété par la plus vive arête suscitée du réel. L'auteur nous propose une lucidité qui n'est pas loin d'être cruelle; une aigreur qui est sans doute requise au renouvellement de l'esprit (d'aigreur j'entends la saveur verte du désir). L'œuvre de la poétesse dépasse toute « littérature », où il n'y a ni magie verbale ni complaisance de style.

L'auteur faisait paraître, en 1960, aux éditions du Seuil, un recueil intitulé *Poèmes*, où elle publiait à nouveau *Le tombeau des rois* et offrait à ses lecteurs un groupe de nouveaux poèmes réunis sous le titre de *Mystère de la Parole*; ces derniers étaient précédés d'une brève pièce en prose, *Poésie, solitude rompue*, qui peut être considérée comme le testament poétique de l'auteur. Les derniers poèmes manifestent une évolution marquante dans la poésie d'Anne Hébert, sans que, pour autant, les poèmes antérieurs en aient perdu leur caractère de beauté définitive. Il n'y a pas rupture mais élargissement, affermissement, toujours selon le même jet initial: une fidélité créatrice, porteuse de moissons nouvelles.

Elargissement que la disposition typographique nous incite à constater, au premier abord: l'unité de rythme n'est plus le vers bref, net, précis, cassant, incisif des poèmes du *Tombeau* mais un verset musclé, ample sans profusion, encore nerveux et pourtant élagué des heurts et des ruptures. La qualité du ton est la même: proche, sûre, transparente, presque lamée; cependant à l'écriture elliptique et cristallisée des premiers poèmes a succédé une prose rigoureuse, certes, sans méandres, mais soucieuse d'articuler le symbole en des gradations qui l'assouplissent, l'étoffent et lui enlèvent cette gênante ambiguïté des froids joyaux.

*Notre fatigue nous a rongées par le cœur
Nous les filles bleues de l'été
Longues tiges lisses du plus beau champ d'odeur.*

*Désertées de force
Soulever des pierres dans le courant,
Dévorées de soleil à fleur de prau.
(Poèmes, p. 52 — extrait du Tombeau des rois)*

*Ne prévenez pas les filles aux pieds de feutre vert
découpés à même d'antiques tapis réservés au déroule-
ment lent des douleurs sacrées, pré doux au soleil ton-
du, aux herbes silencieuses et drues sans l'espace vif
du cri.*

(Poèmes, p. 80 — extrait de *Mystère...*)

Puisque nous sommes en poésie, les mutations de la forme et du langage ne font que manifester, ultimement, de plus profonds réarrangements. A l'élargissement du vers correspond en effet celui de la vision poétique du monde. Car la connaissance poétique ne vaut, spécifiquement, qu'en ce qu'elle délivre, l'universalisant, la qualité même d'une épreuve existentielle, une connaissance, par conséquent, marquée au coin de la singularité personnelle. Et cette qualité de la vision s'impose, évidente, lorsqu'elle est d'un grand poète. A travers la poésie d'Anne Hébert, elle persiste, indélébile, mais dans les derniers poèmes, elle colore une matière plus abondante; le chant, aussi juste et nécessaire, s'élève plus libéré, s'étoffe de soleil, de teintes vives et de liqueurs puissantes; le souffle entre dans son été. A la « chambre fermée » succède la « place du monde » que l'œil ne visite plus désormais par les « carreaux d'argent » de la « chambre de bois ». Du même centre nourricier croît une perspective audacieuse, d'une audace cuirassée d'assurance parce que nié l'étouffement. Le dernier des poèmes anciens expirait sur « cet oiseau » qui « tourne vers le matin Ses prunelles crevées ? »: question échappée du *Tombeau des rois*, au passage du soleil, et qui a crû en un vaste corps de louange et d'assomption, de prise en charge héroïque du monde. Paradoxalement, il a fallu la blessure première et la douloureuse stérilité des sources aimantées vers la mort, les interdits et la fêlure à l'intime de la vision pour

que jaillit du châtement et de la claustration, d'autant plus tenace et assurée, la révolte gonflée d'amour. Victoire à prix de sang sur les voix persuasives du songe et du sommeil: conquise par cette excessive lucidité, qui est « la blessure la plus rapprochée du soleil » (René Char, cité par l'Auteur, p. 69). Lucidité qui est le refus d'un univers clos dans ses chiffres, ses exorcismes, qui est l'affrontement des courants imprévisibles de la réalité: pour sortir et assumer son destin, les sources du sang reconnues liées aux veines de la terre; être surprise « tout debout en travers du monde » (p. 79). Et le poème est devenu matière et lieu de l'héroïsme. Le poète s'était jusque-là appliqué à coïncider à l'image de lui-même en solitude et c'est cette franchise périlleuse qui l'a libéré de ses cloisons pour le révéler à lui-même responsable du monde:

Des flèches d'odeur nous atteignirent, nous liant à la terre comme des blessures en des noces excessives (p. 73)

Dans un pays tranquille nous avons reçu la passion du monde. épée nue sur nos deux mains posée (p. 73)

Solitude austère et impitoyable qui s'est agrandie à la mesure du connu, solitude où l'âme liée au corps fut établie, selon de très strictes affinités, en parenté avec la variété des substances et des énergies.

Les couleurs et les sons nous visitèrent en masse. (P. 74)

La parole coïncide au fait. Et la phrase épouse scrupuleusement le discours vivant de l'univers polymorphe:

Silence, ni ne bouge, ni ne dit, la parole se fonde, soulève notre cœur, saisit le monde en un seul geste d'orage, nous colle à son aurore comme l'écorce à son fruit.

Toute la terre vivace, la forêt à notre droite, la ville profonde à notre gauche, en plein centre du verbe, nous avançons à la pointe du monde. (P. 74)

Situé, le poète fait profession de poésie:

Que celui qui a reçu fonction de la parole vous prenne en charge comme un cœur ténébreux de surcroît, et n'ait de cesse que soient justifiés les vivants et les morts en un seul chant parmi l'aube et les herbes (p. 75)

Fût-ce passage brûlant de la charité:

Nous reçûmes mission du feu et de la brûlure. (P. 74)

Car le poète maintenant conduit au bout de lui-même, habité par le monde, est offert grevé de visions à l'interrogation impatiente de ses frères humains. Il croit « à la solitude rompue comme du pain par la poésie ».

La poésie surgit à l'extrême pointe du langage, réconciliant dans l'étincelle la rigueur et la liberté.

Anne Hébert, poète de la rigueur. Une rigueur dans l'expression qui ne fait que manifester ce vivace désir de supprimer la distance entre le mot et la réalité incantée: le mot doit porter son poids de chair et de sang, d'argile et de souffle. Cette rigueur du métier est la « morale » de l'artiste. L'aventure poétique consiste d'abord, pour Anne Hébert, dans la recherche de la signification lumineuse, le combat pour la nécessité (rien que d'essentiel), la possession des essences à travers celle de la pulpe existentielle: une démarche décidément concrète, à prix de sang. Après avoir vaincu

la résistance de son propre cœur tranquille et muet n'ayant de cesse qu'il n'ait trouvé une voix juste et belle pour chanter les noces de l'homme et de la terre. (P. 67)

Le poète réinvente, et tend à l'instaurer dans l'universel, la réalité qu'il a « transplantée » dans son cœur; et cette réalité qui est autre parce que « colorée » par la qualité même, propre à l'émotion du poète doit être

aussi vraie que la première. La vérité qui était éparse dans le monde prend un visage net et précis, celui d'une incarnation singulière. (P. 68)

Ainsi, le poème rayonne une vérité « objective », puisqu'il restitue aux êtres convoqués ce complément de réalité (leur achèvement devant Dieu) qui ne pouvait sourdre et triompher dans la lumière intelligible que dans le seul cœur du poète. C'est pourquoi le poème s'impose à nous, nécessaire, évident, fleur épousant l'autre en son parfum, étoile conjuguée aux constellations créées. Poème, accomplissement d'un destin unique et la liberté n'est, dans le poète que l'assomption d'une ferveur inextinguible, avant tout lucidité et maturation d'un geste signifiant. La poésie, en effet, n'est pas gaspillage aisé de bulles mais lutte avec l'ange dans la nuit.

Elle a partie liée avec la vie du poète et s'accomplit à même sa propre substance, comme sa chair et son sang. Elle appelle au fond du cœur, pareille à une vie de surcroît réclamant son droit à la parole dans la lumière. Et l'aventure singulière qui commence dans les ténèbres, à ce point sacré de la vie qui presse et force le cœur, se nomme poésie. (P. 67)

Le poème s'accomplit à ce point d'extrême tension de tout l'être créateur, habitant soudain la plénitude de l'instant, dans la joie d'être et de faire. Cet instant présent, lourd de l'expérience accumulée au cours de toute une vie antérieure, est cerné, saisi, projeté hors du temps. Par cet effort mystérieux le poète tend, de toutes ses forces, vers l'absolu, sans rien en lui qui se refuse, se ménage ou se réserve, au risque même de périr. (P. 69)

Cette recherche ardente de la signification spirituelle, n'est pas élucidation des « formes » sensibles dans le dessein de contempler de pures « quiddités »: cette démarche platonicienne est antipoétique. Car la connaissance poétique se construit à même une sensualité vigoureuse, intuitive, raffinée, et un sens

aigu des rapports concrets entre les êtres; elle met en œuvre une dialectique de réconciliation et de rassemblement dans l'unité du Cœur universel: elle dit nous sans raturer d'échos. Le poète est indifférent aux catégories: il cherche à s'« inspirer » l'ambiance qui enveloppe les êtres, tous et chacun, à s'approprier leur densité, leur noyau existentiel. *Le tombeau des rois* relate pathétiquement une impuissance à communier substantiellement à la réalité. *Mystère de la Parole* renverse l'échec, et le pain, symbole de l'être nourrissant, est possédé dans son germe, sa genèse et sa maturation.

Nous y lisserons la pâte laiteuse, plate et molle, toute l'œuvre couchée, étale et roulée à qui le souffle manque encore et qui dort comme un étang.

Si d'aventure le vent se levait, si de ferveur notre âme se donnait toute, avec sa nuit chargée de racines et trouée par le jour?

Il y viendrait par surcroît cette âpre mesure de notre plus vieille mort, macérée comme les feuilles d'octobre aux senteurs fauves, en guise de levain. (P. 78)

Mystère de la Parole élève un chant en l'honneur du monde et de l'homme qui le prend dans ses mains pour l'offrir; et, parce qu'il s'éploie, maî-

tre des signes majeurs, il se présente comme une efficace liturgie. Liturgie de la révolte héroïque contre le froid d'un esprit déraciné, contre la peur et la nuit, contre une lucidité stérile, suicide gradué. Nul apprêt, la grandeur nue d'un rituel, l'austérité des mythes primitifs; car cette langue longtemps purifiée et simplifiée dans l'ascèse peut s'élever, sans effort à la hauteur des Nécessités quotidiennes. Oui, le poète, pour atteindre la véritable grandeur, se doit de planter la source de son chant au bord des premiers gestes essentiels; là où la vie se lève appelée pour la première fois:

Notre pays est à l'âge des premiers jours du monde. La vie ici est à découvrir et à nommer; ce visage obscur que nous avons, ce cœur silencieux qui est le nôtre, tous ces paysages d'avant l'homme, qui attendent d'être habités et possédés par nous, et cette parole confuse qui s'ébauche dans la nuit, tout cela appelle le jour et la lumière. (P. 71)

(1) HEBERT (Anne)

POEMES. Paris, Editions du Seuil [1960]. 109p. 18.5cm. \$2.40 (frais de port en plus)

Pour tous

Le nouveau Bloc-notes

de

François MAURIAC

« A l'âge des passions nous ne sommes attentifs qu'à la littérature romanesque, leur écho et leur reflet, jusqu'au jour où, la jeunesse finie, à l'approche du dernier tournant, notre propre rumeur ne couvre plus le clapotis quotidien de la politique, car tout en nous devient silence, désormais, et solitude. Alors nous professons que la lecture des romans nous ennuit et qu'aux plus belles histoires imaginées, il faut préférer l'inimaginable Histoire. C'est pourtant la mienne qui continue à travers le Bloc-Notes — non pas celle du monde, mais celle d'un homme. »

François MAURIAC

Rita LECLERC

C'est une compagnie bien agréable et bien enrichissante que celle de Mauriac, dans son *Nouveau Bloc-notes* (1). La lecture de ce volumineux bouquin compense largement pour les aléas d'un métier où les liasses de papier noirci d'une encre douteuse et insipide sont de consommation plus courante que les œuvres de maîtres. Avec ce dernier Mauriac, il fait bon passer des heures et des heures, car, que n'avons-nous pas là à apprendre, à admirer et à goûter!

Nous avons d'abord à apprendre l'histoire d'un homme imbriquée dans celle de son pays. Ce qui

occupe Mauriac, la plupart du temps, ce sont les problèmes de la France. Qui songerait à lui en faire grief? Les événements douloureux qui ont obscurci le ciel de France, pendant ces dernières années, n'ont-ils pas tenu la manchette des journaux du monde entier? Comment s'étonner ensuite qu'un homme comme Mauriac, si fort préoccupé de l'avenir de son pays, ne cesse de nous entretenir de la crise algérienne, de la 4^e république croulante, de la 5^e qui lui succède, du général de Gaulle et de ses efforts désespérés pour refaire à la France une unité perdue et pour lui redonner sa dignité et son

prestige, etc., etc. Il le fait avec une généreuse ardeur, criant haro sur tous les baudets de la politique, chargeant avec vigueur les lâches et les fomentateurs de troubles, démasquant le jeu imprudent et dangereux de certains adversaires, ironisant sur les uns, suppliant les autres, s'acharnant à préciser sa pensée quand elle a été mal comprise, donnant sa confiance — et totale — à ce grand Français qu'est de Gaulle, s'appliquant de mille et une manières à en expliquer et à en justifier la politique difficile en une conjoncture plus que jamais difficile aussi, etc. Est-il toujours parfaitement lucide dans ses vues et impartial dans ses jugements ? Nous ne saurions le dire. Mais il nous intéresse au plus haut point de connaître l'opinion d'un grand écrivain français sur la politique de son pays. Et comme ce chroniqueur politique n'oublie pas un instant quel écrivain racé il est, on le lit avec autant de charme que d'intérêt.

Ce *Bloc-notes* ne se limite d'ailleurs pas à la politique. Même si Mauriac affirme qu'à son âge, *en fait d'aventure, il n'arrive plus guère que ce qui arrive à son pays* (p. 33), il sait à l'occasion, et même assez souvent, nous entretenir de toute autre chose que du *clapotis quotidien de la politique*. Événements du monde artistique, musical et littéraire, réminiscences, confidences, impressions de lectures, etc.: on trouve de tout dans ce journal au jour le jour qui nous livre les pensées d'un écrivain à qui « rien d'humain n'est étranger ». Ici, il se fait l'échotier amusant et spirituel des séances de l'Académie discutant l'orthographe des mots (p. 33). Là, il glose sur le choix du *Repos du guerrier* par le jury de « la Nouvelle vague »: *On est conformiste aujourd'hui, comme jamais, il me semble, on ne le fut... Hors la sexualité, point de salut.* (P. 154) Ailleurs, il s'attarde volontiers à nous parler des écrivains qu'il a connus: Martin du Gard, Alexis Léger (Saint-John Perse), Charles du Bos, Gide, Bernanos, etc.

Tantôt il nous livre les échos qu'ont éveillés en lui certaines lectures: les œuvres de Virginia Woolf, *l'Essai d'autobiographie spirituelle* de Nicolas Berdiaev, *l'Itinéraire spirituel de Charles de Foucauld* de J.-F. Six, *le Docteur Jivago* de Pasternak, etc. A propos des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, de Simone de Beauvoir, il a des réflexions pleines de sens:

« Que l'ironie de ce titre convient mal à un livre si grave ! Dur à lire pour un chrétien, car le vrai sujet en est la perte de la foi chez une créature comblée de tous les dons de l'esprit. Et certes, le milieu familial, qui nous est décrit ici, en pourrait être rendu responsable. Pourtant, moi-même, élevé dans cette atmosphère bourgeoise (en dépit de grandes différences, mais ce serait trop long à raconter) je suis demeuré croyant.

Simone de Beauvoir, enfant et adolescente, n'a d'ailleurs pas eu affaire qu'à des catholiques médiocres ou ignares. Plusieurs de ses maîtresses ne l'étaient pas. A la Sorbonne, avant qu'elle ne

rencontre Sartre, ses plus chers amis étaient des talas qui ne lui donnaient pas une idée basse de la religion. Le vrai est qu'elle a voulu perdre la foi. J'ai songé autrefois à écrire un traité sur la volonté dans la foi, et donc dans la perte de la foi.

Avant même qu'elle n'en ait pris conscience, cette adolescente, prodigieusement douée, cherche une issue hors du milieu bourgeois où elle étouffe — mais ce ne serait rien — hors de cette création où une Providence implacable la couve de son œil éternel. Le jour où elle y échappe enfin, où elle débouche sur le vide, l'enfant dont les chaînes sont tombées pleure de joie: c'est une illumination à rebours; mais elle seule a choisi. Et moi, au même âge, avec quelle passion, au contraire, je me défendais contre les objections (qui relevaient moins de la philosophie que de l'Histoire: c'était le temps du modernisme et Loisy nous incitait à la critique des textes). « Et vous aussi, vous voulez me quitter ? » Cette question du Christ à ses amis, dans une circonstance où beaucoup s'éloignèrent de lui, tous les jeunes intellectuels l'entendent à une certaine heure; autour d'eux, ils voient les autres s'en aller. Et il ne reste près du Seigneur que cette poignée de talas... » (P. 120-121)

Tantôt il parle peinture (Bernard Buffet, Picasso, etc.), théâtre, cinéma, musique. Jamais banal, son jugement s'exprime généralement en des raccourcis particulièrement heureux et frappants. Par exemple, qu'on aime cet éloge du *Stabat* de Rossini: *cette musique qui sait si bien rire avec Rosine et qui est le rire même, comme elle sait pleurer avec Marie !* (P. 94) Ailleurs, en une phrase, il définit la maîtrise d'un chef d'orchestre: *Von Karajan dirigeait la Neuvième Symphonie: cette puissance déchaînée et refrénée par un seul homme, maître absolu de la marée sonore...* (P. 98) Après avoir vu Jacques Dumesnil, interprétant Alceste dans *Le Misanthrope*, il porte ce jugement spirituel et juste: *Jacques Dumesnil. J'en ai pensé du mal et du bien. Il ne ressemble pas à Alceste. Il crie trop et il ne crie pas toujours juste. Il s'essouffle. C'est le voyage au bout de la voix, dont un acteur devrait se garder comme du pire. Mais il souffre et il aime aux endroits qu'il faut. Alors il trouve le ton, au point qu'on pense irrésistiblement à Molière lui-même.* (P. 40)

Parfois, il ne dédaigne pas d'accorder un grave regard sur quelque frivole actualité, telle cette réflexion sur Brigitte Bardot: *Cette Eve devrait se faire photographe habillée, avec des manches longues et une robe jusqu'aux talons, et un col jusqu'aux oreilles, — sinon Adam bientôt ne la regardera plus.* (P. 87) Abordant un domaine autrement plus vaste et plus sérieux de l'actualité, il juge avec une juste sévérité la politique du monde: *La volonté de puissance freinée par la peur d'être détruit avant d'avoir eu le temps de détruire, toute la politique*

du monde tient dans cette avidité et dans cette terreur. (P. 78)

Par delà le journaliste passionnément intéressé à la politique de son pays, par delà l'humaniste largement ouvert au monde des arts et des lettres, ce qui domine, dans ce *Nouveau Bloc-notes*, c'est une haute silhouette de croyant, combien belle et émouvante ! On pourra bien chicaner Mauriac sur l'un ou l'autre de ses engagements politiques, discuter l'à-propos de certaines de ses déclarations, différer d'opinion avec lui sur tel ou tel sujet, mais ce qu'il faut admirer, sans réserve aucune, c'est la sincérité, l'humilité et la ferveur de sa foi. Mauriac vit de sa foi, et il en témoigne sans forfanterie, mais aussi sans hésitation, pour peu qu'on l'interroge sur cette nappe d'eau cachée sous tout ce qu'il écrit et qui, entre les mots, affleure (p. 43). A mon âge, reconnaît-il quelque part, et quand on croit ce que je crois, tous les chemins mènent à Dieu (p. 130). Et cela est vrai : fêtes liturgiques, fêtes profanes, vicissitudes politiques, tout ramène Mauriac à la pensée de Dieu. Bien significative à cet égard est la réaction de l'écrivain qui, après avoir bien goûté une représentation de *La Vie parisienne* d'Offenbach, loue cette musique ravissante que quatre-vingt-dix années n'ont en rien altérée, ces bouffonneries du vaudeville que le temps n'a pas éventées, puis s'interroge sur la qualité de son rire :

« On a bien ri. Que vaut ce rire ? Qu'en rest-t-il ? Je ne le trouve certes pas méprisable. C'est un aspect de Prométhée auquel nous ne pensons pas. Prométhée enchaîné continue de rire, mais non pour braver le ciel : ni impiété, ni blasphème dans *La Vie parisienne*, rien n'y dépasse une grivoiserie légère. Ce feu d'artifice est tiré entre deux tueries. Aucun de ces rieurs que ne dévore un chagrin secret et qui ne porte déjà dans sa chair le germe de sa dernière maladie. » (P. 130)

Et il conclut :

« Cela est noble après tout, et non pas vil — pourvu que rentré chez soi, chacun de ces acteurs charmants et des spectateurs qu'ils ont charmés, s'interroge et se recueille, et entre dans ce silence qui s'entend par delà les acclamations et les rires — et qu'il écoute cette voix en lui — cet appel pour lui seul — et qu'il comprenne enfin que le divertissement — son nom même nous l'enseigne — nous détourne de quelque chose d'autre. Quelle autre chose ? Ce qu'il y a de plus réel. Cela seul qui existe et auquel chacun de nous donne un nom différent. Le chrétien sait qu'il s'agit de quelqu'un. » (P. 131)

Si tous les chemins sont bons à Mauriac pour revenir à Dieu, n'est-ce pas aussi de Lui que partent tous les sentiers où s'engage l'écrivain ? Au soir de la Vie, seule la Grâce est inspiratrice, note-t-il le 21 juillet 1958, et la lecture de ce *Bloc-notes* nous en convainc sans peine. C'est dans la lumière

de la foi que Mauriac envisage personnes et choses. Ses inquiétudes sur la mort de Martin du Gard, par exemple, ses réflexions sur le suicide de Virginia Woolf, ses rencontres qui se veulent apostoliques, ses admirables propos pleins de sérénité et d'espérance sur la vieillesse, tout cela est d'un croyant. Que dire aussi de ces scrupules qui témoignent d'une vie intérieure particulièrement lucide et exigeante ? Qu'on lise ses réflexions sur le luxe qui nous sépare de nos frères (p. 99), cette page aussi où, après avoir noté sa joie d'avoir pu parler du Christ à de jeunes catholiques, il se demande s'il ne s'est pas laissé aller à un peu d'indiscrétion, et trouve cette admirable réponse :

« Qu'aurons-nous fait d'autre durant toute notre vie que nous chercher ? Ah ! que du moins, maintenant, j'apprenne à dire certaines paroles, à écrire certains mots sans ce souci de l'effet produit ou du résultat obtenu — ayant assez de foi pour croire que ce que j'ai dit, quelqu'un voulait que je le dise, et qu'il appartient à Lui seul que le vent emporte cette poignée de grains, ou qu'un cœur les ait reçus et qu'ils y germent en secret. Ce n'est pas mon affaire. Cela ne me concerne plus. » (P. 141)

Du même ordre aussi sont ces scrupules qu'a connus l'écrivain à propos de sa collaboration à *L'Express* que d'aucuns ont pu, avec raison peut-être, lui reprocher :

« Suis-je solidaire ? Un chrétien ne doit-il écrire que dans les journaux où il est assuré qu'aucune atteinte ne sera portée à la foi et aux mœurs ? Ou est-il essentiel (comme je le crois) que le son chrétien retentisse partout et dans les milieux les plus étrangers à toute considération religieuse ? Faut-il se retrancher, mettre sa conscience à l'abri, ou au contraire courir le risque d'une involontaire complicité ? Je tourne et retourne la question. » (P. 142)

La question reviendra, beaucoup plus tard, alors que Mauriac, indigné de ce qui se publiera dans *L'Express*, abordera le problème sous un angle différent (p. 403 et ss.) et semblera vouloir le résoudre différemment aussi.

En fermant ce volumineux *Nouveau Bloc-notes*, on garde l'impression d'avoir vécu en compagnie d'un grand esprit et d'un grand cœur. Et la réflexion que Mauriac faisait à propos d'un autre écrivain, nous l'appliquons spontanément à lui-même : Une grande œuvre littéraire est presque toujours liée au destin d'un homme qui a combattu et souffert avec son peuple, avec les autres hommes. (P. 108)

(1) MAURIAC (François)

LE NOUVEAU BLOC-NOTES 1958-1960. Paris, Flammarion [1961]. 420p. 21.5cm. \$4.80 (frais de port en plus)

Teilhard de Chardin et son oeuvre:

LE PROBLÈME DE L'ÉVOLUTION

G.-M. BERTRAND, c.s.c.

Après avoir dressé une brève synthèse de la vie et de l'œuvre du P. Teilhard de Chardin¹, nous examinerons ici, centrés autour de la grande question de l'Évolution, quelques-uns des problèmes soulevés par ses écrits. Et pour mieux rendre les nuances de sa pensée, nous n'hésiterons pas à le citer souvent.

1. *L'Univers est tout « organique » formé par « évolution ».*

La grande réalité qui se trouve à la base de toute la pensée teilhardienne, c'est celle de *l'unité organique du monde sensible*, dans ses divers règnes minéral, végétal et animal.

Déjà captée par intuition dès sa jeunesse, cette vérité prit pour le P. Teilhard plus de force et d'ampleur, à mesure que ses études et ses observations lui permettaient d'en dégager davantage les fondements scientifiques, philosophiques et théologiques².

Il découvrirait, avec les autres grands naturalistes contemporains, les liaisons réelles et vitales qui unissent les différentes espèces, classées « logiquement » depuis Linné. Voici comment il s'en explique dans un essai d'une extrême importance, intitulé *le Fondement et le fond de l'idée d'Évolution*:

Il existe une Science énorme, la Systématique, poussée depuis plus d'un siècle par un nombre

croissant de chercheurs, avec une minutie toujours plus grande dans des domaines constamment élargis. Cette science, partie pour établir une simple classification nominale ou logique des êtres, est devenue peu à peu, sous la pression des faits, une véritable anatomie ou histologie de la couche vivante terrestre. [...] Dans ce réseau une fois établi, chaque forme vivante nouvellement découverte vient prendre sans effort une place qui achève la continuité de l'ensemble. Eh bien, il y a là une réussite formidable dont il est étrange que nous soyons aussi longs à reconnaître la cause. Tout se classe: donc tout se tient. [...] La masse gigantesque formée par la totalité des êtres vivants ne forme pas une association fortuite ou une juxtaposition accidentelle; elle constitue un groupement naturel, c'est-à-dire un ensemble physiquement organisé.³

De cette vérité, nous pouvons déduire logiquement l'existence d'une autre réalité: si l'univers forme un *tout organique* dont les parties et espèces s'ordonnent vitalement les unes aux autres, *il doit avoir été formé progressivement*, à partir de ses éléments les plus simples jusqu'à ses éléments les plus complexes, et avoir crû dans le temps vers un état de plus grande perfection; c'est ce que nous appelons l'Évolution. L'existence de la « Biosphère », cette enveloppe vivante de flore et de faune qui couvre la surface du globe terrestre, ne saurait s'expliquer autrement:

1. Cf. *Lectures*, sept. 1961, pp. 3-7. — Se reporter à cet article pour les spécifications bibliographiques des ouvrages que nous citons ici.

2. « Avant tout je pense qu'il faut vous résigner à me prendre tel que je suis — c'est-à-dire avec la qualité (ou la faiblesse) congénitale qui fait que, depuis mon enfance, ma vie spirituelle n'a pas cessé d'être complètement dominée par une sorte de « sentiment » profond de la réalité organique du Monde; sentiment originellement assez vague dans

mon esprit et dans mon cœur, — mais sentiment graduellement devenu, avec les années, sens précis et envahissant d'une convergence générale sur soi de l'Univers; cette convergence coïncidant et culminant, à son sommet, avec Celui *in quo omnia constant*, que la Compagnie m'a appris à aimer. » — Lettre au Général des Jésuites, datée du 12 octobre 1951 à Cape Town, Afrique; citée par le P. Pierre Leroy, s.j., dans *Pierre Teilhard de Chardin tel que je l'ai connu*, Paris, Plon, 1958, pp. 55-56.

3. *La Vision du Passé*, pp. 171-172.

*La Biosphère se présente comme un tout construit où la structure externe des gros blocs agencés se prolonge dans une texture interne des plus petits éléments. Une conclusion s'impose: c'est qu'elle s'est progressivement formée. Tournons les choses et les mots comme il nous plaira: on n'a trouvé jusqu'ici qu'une seule manière d'expliquer la structure du Monde vivant découverte par la Systématique, c'est d'y voir le résultat d'un développement, d'une « évolution ». La Vie, dans ses branches majeures comme dans ses dérivations les plus délicates, porte les traces évidentes d'une germination et d'une croissance.*⁴

La « théorie » de l'Évolution s'esquisse donc et s'impose, avant même que les sciences naturelles préhistoriques — géologie, paléontologie, anthropologie — nous apportent les confirmations impressionnantes et massives de leurs propres découvertes. Les observations accumulées par ces sciences, encore loin d'être complètes ou même satisfaisantes en bien des cas, nous permettent malgré tout de saisir l'Évolution en plein travail, et de mieux comprendre la diversité, la constance et la tendance de ses jeux. On retrouvera de bons résumés de ces découvertes dans *La Vision du Passé* et les premières parties du *Phénomène humain*.

2. Evolution et Création.

Mais ceci repose évidemment le problème de la Création. Car si l'on adopte le point de vue des naturalistes et qu'on voit dans l'univers sensible un grand tout qui se développe harmonieusement par des passages quasi imperceptibles entre les diverses espèces, on ne saisit plus bien où se place précisément l'action « directe » de Dieu dans l'origine de ces espèces⁵.

Le P. Teilhard lui-même utilise parfois des façons étonnantes d'amenuiser la distance qui sépare non seulement les espèces, mais encore les divers règnes minéral, végétal et animal; et même l'apparition de l'homme marque pour lui un pas si « naturel », si harmonieusement lié avec ce qui le précède,

4. *Ibid.*, pp. 172-173.

5. « Pour la biologie moderne, l'« espèce », on le sait, a perdu toute signification métaphysique, pour ne plus représenter qu'un ensemble interfécond d'individus dont les variations morphologiques se groupent statistiquement autour d'un type moyen (correspondant à l'ordonnée maxima d'une courbe simple de Gauss). — Dans cette perspective, le phénomène de spéciation (ou formation des espèces) correspond à l'apparition secondaire (par mutation), quelque part au sein d'une population ainsi structurée, d'un ou plusieurs autres foyers statistiques de groupement morphologique. » — *Note sur la réalité actuelle et la signification évolutive d'une orthogénèse humaine*, dans *La Vision du Passé*, p. 354. — On est loin de l'axiome reçu par les naturalistes avant Lamarck et Darwin: *Tot sunt species quot ab initio creavit infinitum Ens...* ou bien il faut l'entendre au sens augustinien des « raisons séminales ».

que l'action du Créateur n'y est pas toujours discernée clairement.⁶

C'est pourquoi les « fixistes » et les « concordistes », alertés par les dangers apparents de ses théories, auraient pu voir en lui des tendances matérialistes. Il est d'ailleurs vrai que plusieurs de ses écrits, décrivant trop exclusivement l'évolution de la matière par la matière, pourraient conduire (et ont conduit) des interprètes mal éclairés à une explication peu acceptable de l'origine du monde.

Mais il n'est pas nécessaire d'être « fixiste » pour croire en la création du monde — et de tout ce qu'il y a dans le monde — par Dieu. Une meilleure compréhension de l'action divine dans la nature nous mène à une notion beaucoup plus nuancée et plus juste de la Création:

Ce qui donne à beaucoup l'impression que, dans un Univers à structure évolutive, le Dieu Chrétien s'efface, c'est qu'ils n'ont pas suffisamment renouvelé en eux-mêmes la notion de création. Ils en sont toujours à rêver, pour les épiphanies divines, je ne sais quelles intrusions localisées et tangibles, semblables à celles qui accompagnent le jeu des causes matérielles et secondes. Or ces déchirures de notre Univers sensible par une activité d'ordre supérieur [...] n'ajouteraient rien aux prérogatives de l'opération créatrice.

*Etre créé pour l'Univers, c'est se trouver dans cette relation « transcendante » vis-à-vis de Dieu qui le rend secondaire, participé, suspendu au Divin, par les moelles mêmes de son être.*⁷

Dieu « fait les choses se faire » dit quelque part notre auteur. Et pourvu que l'on admette que l'origine de toutes choses est vraiment produite par Dieu, cette conception de l'action créatrice trouve de bons appuis dans la littérature patristique, dans saint Paul, dans saint Jean, et même dans l'Ancien Testament (livres des Psaumes, de Job, de la Sagesse, etc.). Elle ne s'oppose même pas au premier chapitre de la Genèse qui décrit d'une façon populaire et imagée, mais non contraire à la science, les étapes de l'œuvre de Dieu dans le monde. Elle ne nie

6. Cf. *Le Phénomène humain*, pp. 79-100: *Le Pas de la Vie* et les *Apparences initiales de la Vie*; pp. 132-152: *L'Arbre de la Vie*; pp. 180-192: *Le Pas de la Réflexion*. — Cette utilisation de la notion de « point critique » pour expliquer le passage d'un règne à un autre ne peut être rejetée *a priori*. Cependant, elle donne l'impression de « coller » moins si on l'applique à l'homme: on admettra facilement, avec le P. Teilhard, la finesse de la transition *morphologique* des Primates supérieurs à l'Homme: mais on peut admettre moins facilement la justesse de son utilisation du « point critique » de « température psychique » pour ce qui regarde le « pas de la réflexion ». L'insuffisance de cette description nous semble constituer un argument de plus en faveur d'une intervention spéciale et directe du Créateur à ce moment.

7. *La Vision du Passé*, pp. 187-188.

aucunement la production directe de toute la matière (et des âmes) par Dieu « ex nihilo », et encore moins l'action constante de Dieu dans toute la nature et dans chacun de ses êtres. Elle lui attribue aussi nécessairement toute la conception et toute la direction de l'Évolution, car selon la logique teilhardienne celle-ci serait impensable sans une action de l'Esprit comme nous le verrons maintenant.

3. L'Évolution, preuve de l'existence de Dieu.

Le désir de se placer à un point de vue strictement et exclusivement « scientifique » a pu amener le P. Teilhard à diminuer parfois indûment le rôle de la Cause efficiente première au profit des causes secondes. « Je sais que j'insiste trop sur l'immanence, confiait-il à un ami, mais c'est parce que d'autres insistent trop sur la transcendance. »

Il faut admettre cependant qu'en dégageant de plus en plus le rôle d'une Cause finale extérieure et supérieure à l'Univers, il a grandement élargi la voie pour les preuves de l'action de Dieu dans le monde.

Il le fait en montrant d'abord que depuis le début l'Évolution se présente non pas comme un mouvement chaotique, s'égarant au gré du hasard, mais comme un mouvement dirigé, où les combinaisons les plus improbables se réalisent pour produire les êtres les plus parfaits, en harmonie avec le bien de l'ensemble, et avec un sens de croissance déterminé, vers une fin précise. Il fournit ainsi l'un des meilleurs appuis scientifiques aux preuves thomistes de l'existence de Dieu.⁸

Non content de montrer cette Cause finale à l'œuvre ici et là dans la nature (ce qui suppose logiquement l'existence d'une Cause efficiente d'ordre supérieur aussi), il a le courage de franchir en plusieurs endroits les « bornes » scientifiques (ce que tout vrai savant doit faire à son heure) et d'affirmer que l'ensemble du phénomène « Évolution » ne peut s'expliquer sans une tendance globale et finale de l'Univers vers un point extérieur et transcendant

qu'il appelle le point Oméga. Il ne lui est pas difficile de suggérer ensuite l'identification entre ce « point » ultime et la Cause efficiente elle-même, c'est-à-dire Dieu:

Si le pôle de convergence psychique vers lequel gravite, en s'arrangeant, la Matière n'était rien d'autre, ni rien de plus que le groupement totalisé, impersonnel et réversible, de tous les grains de Pensée cosmiques momentanément réfléchis les uns sur les autres, — alors l'enroulement sur soi du Monde se déferait (par dégoût de lui-même) dans la mesure même où l'Évolution, en progressant, prendrait plus claire conscience de l'impasse où elle aboutit. Sous peine d'être impuissant à former clef de voûte pour la Noosphère, « Oméga » ne peut être conçu que comme le point de rencontre entre l'Univers parvenu à limite de centration et un autre Centre encore plus profond, — Centre self-subsistant et Principe absolument ultime, celui-là, d'irréversibilité et de personnalisation: le seul véritable Oméga...

Et c'est en ce point, si je ne m'abuse, que sur la Science de l'Évolution (pour que l'Évolution se montre capable de fonctionner en milieu humanisé) s'insère le problème de Dieu, — Moteur, Collecteur et Consolidateur, en avant, de l'Évolution.⁹

Mais le P. Teilhard ira jusqu'au bout et montrera, dans la perspective très juste de saint Paul, que c'est le Christ lui-même qui est au Centre, au cœur comme au faite, de l'Univers. Et il le fera non seulement dans ses essais religieux, mais au terme même du *Phénomène humain*, dans ce chapitre grandiose qu'il intitule *le Phénomène chrétien*.

On a voulu voir dans ce chapitre d'allure plutôt « confessionnelle » une addition postérieure imposée par les censeurs et dérogeant avec l'ensemble du volume. Nous concéderions facilement cette impression pour l'appendice, sur le problème du mal¹⁰. Mais ce serait bien mal connaître toute la personnalité et toute l'œuvre du P. Teilhard que de voir une addition forcée dans le chapitre intitulé *le*

8. On sait que les « cinq voies » thomistes pour la démonstration de l'existence de Dieu sont exposées au début de la *Somme théologique* (I, q. 2, art. 3). De ces voies, la première et la cinquième reçoivent de l'exposé teilhardien une illustration et un appui magnifiques. La première voie montre que le « mouvement » universel (constaté pour tous les êtres corporels) exige un premier « moteur » qui est Dieu. Le « mouvement » universel pris dans son ensemble, s'identifie très bien avec l'Évolution. — La cinquième voie porte directement sur l'existence de la finalité dans les choses et formule l'argument en des termes que le P. Teilhard a souvent utilisés, sans se rendre compte peut-être de leur résonance absolument thomiste. Mais les perspectives thomistes sont très élargies et approfondies par les données bien comprises de l'Évolution. Cf. *Le Phénomène humain: Le Dedans des choses* (pp. 49-64); *Le fil d'Ariane* (pp. 153-159); *L'Issue collective* (pp. 263-271).

9. *Le Groupe zoologique humain*, p. 162. Cf. aussi *Le Phénomène humain*, pp. 282-308: *La Convergence de l'Esprit et le Point Oméga*.

10. Il semble clair que pour cette fois le P. Teilhard a obéi à une demande officielle, car la généralité et le peu de chaleur de son argumentation, jointes à des allusions assez claires, montrent sa répugnance à traiter le problème du point de vue spécifiquement « moraliste ». Il faut avouer que pour l'anthropologue l'existence et la nature du péché originel sont assez difficiles à établir... Par ailleurs le P. Teilhard, ayant délibérément dépassé l'anthropologie pour s'occuper de l'Évolution présente et future de l'homme, aurait pu sans effort artificiel tenir compte des traces très visibles de la faute originelle, traces qu'un René Grousset trouve tout naturel de relever au début de son *Bilan de l'Histoire*.

Phénomène chrétien. Cet aboutissement est absolument dans la ligne de toute la pensée teilhardienne comme on peut s'en rendre compte par la lecture des autres grands essais de notre auteur¹¹.

4. Monogénisme ou polygénisme.

En ce qui regarde les origines de l'homme, le P. Teilhard en revient encore, — avec combien de raison ! — à cette idée de cause finale qui donne son sens à l'Univers. La création directe de l'âme étant maintenue, on pourra le suivre sans danger dogmatique, nous semble-t-il, jusque dans son esquisse de cette dernière phase historique de l'Evolution:

Pourquoi ne pas admettre, par exemple, que l'action absolument libre et spéciale par laquelle le Créateur a voulu que l'Humanité couronnât son œuvre ait si bien influencé, pré-organisé, la marche du Monde avant l'Homme, que celui-ci nous apparaisse maintenant (conséquentiellement au choix du Créateur) comme le fruit naturellement attendu par les développements de la Vie ? « Omnia propter Hominem. » Que cette intention se traduise en opérations préparatoires, et nous avons exactement les apparences d'une Evolution impliquant, dès ses origines, l'apparition de la Pensée de la Terre.¹²

Mais lorsqu'il se place au point de vue strictement scientifique pour parler de ce sujet, le P. Teilhard en arrive parfois à formuler sa pensée d'une façon peu conforme en apparence à la doctrine catholique; et ces formulations lui ont valu des réserves de la part de la censure.

Essayons de bien voir où se trouve la difficulté, et quelle serait sa solution.

Notre auteur a écrit, dans le *Phénomène humain*, cette phrase inquiétante qui résume sa pensée sur la question:

Au regard de la Science, donc, qui de loin, ne saisit que des ensembles, le « premier homme » est, et ne peut être qu'une foule; et sa jeunesse est faite de milliers et de milliers d'années.¹³

Ces lignes peuvent facilement s'interpréter de façon orthodoxe si on les replace dans leur con-

texte: elles signifient simplement, comme l'indiquent les paragraphes qui les précèdent et la note qui s'y rattache, que pour l'observateur scientifique actuel il serait utopique de rêver à un repérage historique du premier couple humain dans ce passé obscur, insaisissable à force d'être lointain, et dans ces régions immenses où la préhistoire ne discerne que confusément les multiples traces des premières races d'hommes¹⁴. Mais cette phrase est quand même trop générale et elle demeure gravement imprudente à cause de ses équivoques et des possibilités de mésinterprétation.

Le P. Teilhard devait s'exprimer ailleurs de façon plus heureuse. En parlant de la difficulté actuelle à concilier les positions de la Science et de la Foi, il affirmait sa conviction d'une conciliation finale des deux points de vue:

...En matière d'origines humaines, la Science a certainement beaucoup encore à trouver, et les catholiques beaucoup à penser. Tout ce qu'on peut prévoir, c'est que l'Eglise reconnaissant toujours mieux la légitimité scientifique d'une forme évolutive de la création — et la Science faisant enfin une place plus grande aux puissances d'esprit, de liberté, et donc d'« improbabilité », dans l'évolution historique du monde, le Monogénisme revêtira graduellement, sans rien perdre de son « efficience » théologique, une forme pleinement satisfaisante pour nos exigences scientifiques.

En attendant, l'attitude, pour le croyant, ne saurait être douteuse. Il n'a qu'à chercher, avec patience et confiance, des deux côtés. Entre son Credo et sa connaissance humaine, la Foi lui garantit qu'il ne saurait y avoir de contradiction.¹⁵

Voilà un beau témoignage porté par un grand savant. Et nous savons que lorsque cet écrivain parlait non plus seulement en savant, mais qu'il consentait à s'avancer un peu, contraint par l'impulsion même de sa science, sur le terrain philosophique ou théologique, alors la foi lui était non seulement facile, mais quasi naturelle car il voyait Dieu partout dans l'univers.

C'est l'une des grâces de notre temps d'avoir reçu le message si « humain » et si surnaturel à la fois de cet humble prêtre, en qui l'on a reconnu « l'un des plus grands esprits qui fût jamais ».

11. Voir plus haut, note 1. Voir aussi toute la troisième partie du *Milieu divin* (pp. 134-202); l'essai sur *Hérédité sociale et progrès dans L'Avenir de l'homme* (pp. 41-53); la dernière page du *Journal* (*ibid.*, pp. 404-405), etc., etc.

12. *La Vision du Passé*, p. 189.

13. *Le Phénomène humain*, pp. 205-206.

14. « Chaque fois qu'une nouvelle forme vivante se lève à nos yeux des profondeurs de l'Histoire, ne savons-nous pas qu'elle surgit toute faite et qu'elle est déjà légion?... »

Ibid., p. 205. — Le P. Teilhard a expliqué plusieurs fois cette impuissance de l'observation scientifique à repérer l'origine des *phyla* à cause de l'inévitable disparition de leurs « pédoncules ». A ces distances on ne peut saisir en effet que des *maxima*. — « Aux profondeurs de temps où se place l'homínisation, la présence et les mouvements d'un couple unique sont [donc] positivement insaisissables, indécelables, pour notre regard direct, à tout grossissement. » *Ibid.*, p. 206, note 1.

15. *La Vision du Passé*, p. 220.

Notices bibliographiques

Littérature canadienne

Histoire

ROY (Antoine)

INVENTAIRE DES GREFFES DES NOTAIRES DU REGIME FRANÇAIS. Vol. XIX: *Louis Chambalon*. Deuxième partie, 1703-1716. Québec [s.é.] 1960. 536p. 26.5cm. (Coll. *Archives de la Province de Québec*)

Pour tous, mais spécialisé

Les Archives d'un pays donnent nécessairement asile à des documents dont seuls, ou à peu près, profiteront les professionnels versés dans la matière. A cette catégorie appartient sans aucun doute la greffe du notaire Chambalon pour les actes passés entre les années 1703-1716. Je ne vois pas un profane faire sa lecture dans ce volumineux bouquin. A part un notaire, un avocat ou un historien, à l'occasion un écrivain ou un journaliste, intéressés à telle famille ou telle question, je ne vois pas qui consulterait ce volume. Mais j'estime qu'il rendra suffisamment service aux catégories de personnes mentionnées plus haut pour légitimer son édition. Il y a là un énorme travail d'inventaire pour lequel il faut féliciter l'archiviste qui a eu le courage de l'entreprendre et la persévérance de le mener à son terme.

Clément SAINT-GERMAIN

SEGUIN (Robert-Lionel)

LA SORCELLERIE AU CANADA FRANÇAIS DU XVIIe

AU XIXe SIECLES. Montréal, Librairie Ducharme, 1961. 191p. Photo (h.-t.) 22.5cm. \$2.50 (frais de port en plus)

Pour adultes

La sorcellerie, telle que l'entend M. Roland Séguin, s'étend en particulier à trois domaines: l'intervention du diable surtout en forme de possession, l'usage d'objets religieux à des fins profanes ou déshonnêtes, la magie ou tours de passe-passe. Elle n'inclut ni l'évocation des morts ou nécromancie ni la consultation des esprits, c'est-à-dire le spiritisme ou le mesmérisme.

Que ces trois formes de sorcellerie aient existé au Canada, comme en France, du XVIIe au XIXe siècle (*siècles* constitue une faute élémentaire), M. Séguin le démontre à coups de documents historiques. Il en a tiré 38 cas bien caractérisés, dont le plus remarquable est certainement celui du crucifix outragé (p. 96-118 et une gravure en frontispice). Ils proviennent de 15 endroits différents, comme le révèle une carte localisatrice (p. 48-49), mais surtout de la région de Québec où l'on relève 16 cas sur les 38 signalés.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, une pareille étude ne démontre pas que nos ancêtres manquaient d'esprit religieux. Elle prouve seulement que, astucieux et processifs comme des Normands, ils abusaient parfois de la religion pour gagner leur point et servir leurs intérêts matériels. La superstition, base de tous ces procédés, est l'excroissance maligne greffée sur une foi pourtant réelle et souvent profonde. Elle suppose un pays

comme celui qu'était le Canada d'alors, où l'on vivait en voyages perpétuels à longue distance et à travers de vastes espaces, où l'on coudoyait des tribus elles-mêmes superstitieuses, où l'on recourait à n'importe quelle distraction pour tromper les longues heures d'attente, de fatigue ou d'ennui.

Cette explication, aussi raisonnable que rationnelle, M. Séguin n'y recourt pas. Il se contente de raconter les faits d'après ses sources et de dresser ainsi pour nous une utile compilation. Il sauve ainsi de l'oubli des documents qui, comme la brochure de M. Pierre-Georges Roy sur le crucifix outragé, ont à peu près disparu de la circulation.

On voudrait seulement que la rédaction eût été plus soignée et les épreuves revisées avec plus de soin. P. 14, note 20: puisqu'il s'agit de dénouer l'aiguillette et non de la nouer, il faut lire: « Lever le maléfice ou le détourner ». On confond souvent *tout de même* (pareillement) avec *quand même* (cependant) et l'on écrit « il avait *fuit* » (fui), etc.

L'ouvrage devrait être fort utile à nos folkloristes.

Emile CHARTIER, p.d.

Biographie

LE NORMAND (Michelle)

MARIE-CELINA PLOURDE. A travers ses lettres, la vie d'une âme religieuse et maternelle: Sœur Ste-Jeanne-de-Charlital, des Servantes de Jésus-Marie

(1879-1938). 2e édition. [Montréal, s.é. 1960]. 161p. ill. (h.-t.) 20.5cm. \$2.00 (frais de port en plus)

Pour tous

« Ce récit si simple, sœur Sainte-Jeanne-de-Chantal (Marie-Céline Plourde, 1879-1938) l'écrit elle-même. L'histoire de sa vie autant extérieure qu'intérieure nous serait demeurée cachée sans ses lettres. » (P. 150)

En fait, ce récit de madame Léopaul Desrosiers est tout entier tissé de fils tirés de la correspondance. L'humble auteur a fabriqué, à même ces confidences maternelles, une double image: celle de la religieuse qui, mère de famille d'abord, garde dans le cloître un amour intense pour les deux survivants de ses trois fils; celle de la mère qui, devenue Sœur Servante à 44 ans, noie si bien son amour maternel dans l'amour divin que celui-ci seul finalement surnage. De ce dualisme provient le sous-titre si approprié de ce livre: « Vie d'une âme religieuse et maternelle ».

L'ascension de cette âme vers les plus hauts sommets de la spiritualité s'explique assez facilement. Elle est due d'abord à l'éducation profondément chrétienne que Marie-Céline avait reçue de sa famille; selon le mot biblique, « l'arbre penchera dans sa vieillesse du côté où le portaient ses racines dans sa jeunesse ». Elle provient ensuite de ce que la mère de famille n'entretint pour ses fils qu'une préoccupation: les tourner vers « le beau ciel » plutôt que vers la terre. Mais la véritable explication, c'est la passion de la liturgie: Sœur Sainte-Jeanne ne s'intéresse de plus en plus qu'aux « nouvelles des choses qui se passent dans l'Eglise », aux nouvelles transmises par le Nouveau Testament, les épîtres de saint Paul, les anciennes prières chrétiennes. Aussi ses lettres à ses fils ne sont-elles le plus souvent que la traduction ou la paraphrase de cette littérature paulinienne dont saint Pierre disait déjà pourtant qu'« il y a là bien des choses difficiles à comprendre ».

En révélant cette pensée liturgique, dans la réédition d'un ouvrage

qui date de 1942, madame Léopaul Desrosiers révèle aussi autre chose: son âme à elle. Elle relie les confidences de son modèle par toute une série de réflexions personnelles: blâme sur notre incurie à l'égard de l'omniprésence divine; rappel de la bonté de Dieu qui fait pour nous, d'une nature que nous ne regardons pas, une œuvre de beauté; reproches discrets à l'adresse de l'indifférence que nous témoignons à la parole éternelle; élévations même, qui sont comme autant d'actes de foi, d'espérance et de charité personnelles. L'ouvrage nous découvre ainsi en filigrane une âme apparentée chez l'auteur à celle de son modèle.

En le lisant, ce livre, c'est donc en la compagnie de deux âmes très hautes que l'on se trouve à avoir cheminé. A l'heure où certaines firmes cherchent à nous empoisonner

de leur pourriture française ou autre, il est bon que certain autre fasse jaillir, de notre jardin à nous, des fleurs de cette religieuse française.

C'est une erreur capitale d'employer « malgré que » pour « bien que ». Pour nous en rendre compte, analysons un exemple (p. 26): « *Quelque mauvais gré que Dieu eût mis à ne pas lui accorder...; Quelque mauvais gré qu' [il eût mis] à lui enlever...; quelque mauvais gré qu' [il eût mis] à ne pas lui permettre, elle disait quand même.* » Peut-on vraiment taxer Dieu de mettre quelque part du *mauvais gré*? Aussi « malgré que » est-il inconnu au français; « malgré » seul y existe. Ex.: *Malgré sa maladie, sa pauvreté*, etc. (d'après notre maître l'abbé Georges Bertrin).

Emile CHARTIER, p.d.

Pour vos commandes de
manuels scolaires et de
livres de bibliothèques

demandez

les catalogues FIDES

- Manuels scolaires, 1re à 12e année
- Manuels scolaires, collèges classiques, écoles normales, etc.
- Bibliothèques et récompenses au cours primaire
- Bibliothèques et récompenses au cours secondaire, etc.
- Publications éditées par Fides

Votre seul travail:

Indiquer devant chaque titre choisi, le nombre d'exemplaires désiré. (Toutes les pages sont détachées et peuvent servir de bulletins de commande.)

Editions FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal

Littérature étrangère

Généralités

LITTRÉ (Emile)

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE. Abrégé par A. Beaujean. Nouvelle édition revue et mise à jour sous la direction de Géraud Venzac. [Paris] Editions universitaires [1959]. 1343p. 25cm. Relié \$6.95 (frais de port en plus)

Pour tous

Quand parut la première édition du *Dictionnaire abrégé*, Littré lui-même en écrivit la préface. Il s'y réjouissait de ce que son *Dictionnaire*, ainsi allégé, allait connaître une plus large diffusion auprès de la jeunesse et du grand public. Il y faisait l'éloge de celui qui avait accepté de préparer ce *Dictionnaire abrégé*, M. A. Beaujean, le fidèle et intime collaborateur du *Grand Dictionnaire*. Enfin, il y donnait le plan de l'*Abrégé*, soulignant au passage ce qui le distinguait du *Grand Dictionnaire*:

- nomenclature plus réduite;
- prononciation indiquée seulement là où elle présente quelques difficultés;
- étymologie élaguée des détails et des preuves qui figuraient au *Grand Dictionnaire*;
- grammaire conforme à l'ancien vocabulaire pour la désignation des espèces de mots et pour les différents termes, et amputée de toute discussion grammaticale;
- définitions et classification des sens, identiques à celles du *Grand Dictionnaire*, à l'exception de certaines significations trop archaïques, trop peu usitées ou trop particulières qui ont été supprimées;
- exemples réduits au minimum, et uniquement lorsque la signification a besoin d'être éclaircie ou confirmée par l'autorité d'un bon auteur.

Littré se félicitait, en terminant, de ce que M. Beaujean avait retenu

ce trait essentiel qui avait fait l'intérêt de son œuvre: prééminence accordée à l'histoire pour étudier les mots dans leurs formes et leurs significations.

Après cette première édition abrégée, plusieurs autres suivirent, la perfectionnant sans cesse selon les développements de la langue et de la science.

Avec celle qui vient de paraître, nous avons non pas une simple mise à jour, mais une refonte complète de l'ouvrage. Le texte primitif des définitions a été conservé dans la majorité des cas. Mais on a revu les étymologies, les corrigeant au besoin à la lumière des travaux récents (v.g. ceux de O. Bloch, de M. von Wartburg, de A. Dauzat, etc.), et on a indiqué la date d'apparition des mots quand elle était connue. La terminologie grammaticale a été changée pour se conformer à la terminologie actuellement en vigueur. On a enrichi considérablement la nomenclature, y ajoutant un grand nombre de termes scientifiques et des néologismes accrédités par les meilleurs auteurs du XIXe et du XXe siècles. Quant aux exemples, tout en gardant, dans la mesure du possible, une bonne proportion de ceux donnés par Littré qui avaient été empruntés aux écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles et du début du XIXe, on en a ajouté d'autres, d'auteurs plus récents non exploités par Littré. Ces additions ont entraîné certains sacrifices, et c'est ainsi par exemple que la prononciation est disparue. Ce travail de révision et de mise à jour a été entrepris par des spécialistes sous la direction de Géraud Venzac dont on connaît l'autorité.

Nul doute que les étudiants aimeront consulter ce dictionnaire qui, tout en restant fidèle à la doctrine et au texte de Littré, tient compte de l'évolution de la langue, tout comme de l'apport des écrivains et des chercheurs qui ont suivi Littré.

R. L.

Religion

LEFEBVRE (Dom Gaspar) et OSTY (Chan. Emile)

MISSEL VESPERAL ROMAIN QUOTIDIEN. Bruges. Editions de l'Apostolat liturgique [1961]. 2012p. 15.5cm. \$8.75 (frais de port en plus)

Pour tous

Une nouvelle édition du Missel de Dom Gaspar Lefebvre vient d'être publiée. Cette édition tient compte des nouvelles rubriques et contient l'office des saints que l'Eglise a récemment inscrits sur son calendrier liturgique.

On y trouve, en outre, une heureuse innovation qui va dans le sens du renouveau biblique. Sous le titre *La bible et la liturgie de ce jour*, des références bibliques, placées après les notices des dimanches et des grandes fêtes du temporel, fournissent aux fidèles des sources bibliques qui complètent ou éclairent les lectures de la messe (évangile ou épître). Sous le titre *La Lecture de la Bible*, d'autres références les orientent vers des textes suivis extraits des divers livres de l'Ecriture, extraits choisis en fonction du bréviaire.

En dépit de la multiplication des missels, le missel de Dom Gaspar Lefebvre garde encore la faveur de très nombreux fidèles. Ils accueilleront sans doute cette dernière édition avec beaucoup de joie.

A. C.

Sciences sociales

WENGER (Antoine), a.a.

LA RUSSIE DE KHROUCHTCHEV. [Paris] les Editions du Centurion [c1960]. 126p. 19cm. (Coll. *Le Poids du jour*)

Pour tous

Malgré toute la publicité dont le nom de Khrouchtchev est entouré, on connaît encore peu ce personnage de qui dépend en bon-

ne partie, non plus seulement l'orientation du parti soviétique et la vie en pays communiste, mais le sort de l'humanité tout entière. Il est normal que l'on désire connaître autrement que par les actualités cet homme sur lequel pèse une telle responsabilité.

Le présent ouvrage — qui est une synthèse d'articles parus dans *La Croix* — nous aidera à faire un peu de lumière sur le sujet. Basé sur une documentation exclusivement soviétique, il nous présente un bref aperçu de la carrière de Khrouchtchev et des lignes de force de sa politique, puis un exposé des problèmes idéologiques de l'Union soviétique.

L'auteur apporte quelques précisions sur les progrès que le régime communiste a fait réaliser à la Russie dans les domaines scientifique, économique, culturel; le fameux thème de la coexistence pacifique qui revient comme un leitmotiv dans les déclarations des dirigeants communistes est expliqué et commenté. Mais là où ce petit livre nous intéresse davantage, c'est lorsqu'il nous informe de l'attitude du parti communiste vis-à-vis de la religion, et de la situation telle qu'elle se présente de fait. En principe les croyants ne sont pas supposés être inquiétés: la liberté de conscience est reconnue en Russie. S'il y a eu des persécutions, elles furent accidentelles. Mais d'autre part, depuis l'avènement de Khrouchtchev en particulier, une intense propagande antireligieuse est organisée partout. L'athéisme fait partie intégrante de la doctrine communiste et c'est ce qui empêchera celle-ci d'apporter à l'homme le bonheur. « En prétendant ne servir que l'homme, [cette doctrine] le dessert radicalement parce qu'elle pose en principe que l'homme n'est que matière. Sur cette mutilation de l'homme, il est impossible d'édifier son bonheur véritable » (p. 59).

Ce volume sans prétention qui, en exposant ses principes de base, laisse entrevoir les dangers pour l'équilibre mondial et pour la conscience individuelle de la politique russe, garde son actualité à travers les apparentes fluctuations de l'attitude russe.

C. M.-POTVIN

Littérature

NISIN (Arthur)

LES OEUVRES ET LES SIÈCLES. Paris, Editions Universitaires [1960]. 163p. 19cm. \$2.80 (frais de port en plus)

Pour tous, mais spécialisé

Arthur Nisin reprend le procès de l'histoire littéraire — manière Ste-Beuve et Lanson — pour revaloriser l'œuvre elle-même. « L'œuvre n'est pas dans l'histoire, mais dans la lecture que nous en faisons. » (P. 24) Il se réfère à Valéry: « Les prétendus renseignements de l'histoire littéraire ne touchent presque pas à l'arcane de la génération des poèmes. Tout se passe dans l'intime de l'artiste comme si les événements observables de son existence n'avaient sur ses ouvrages qu'une influence superficielle. Ce qu'il y a de plus important — l'acte même des Muses — est indépendant des aventures, du genre de vie, des incidents, et de tout ce qui peut figurer dans une biographie. » (P. 20) Et Claudel l'appuie: « L'huître n'explique pas la perle et la mentalité de l'ouvrier n'a rien à voir avec le brocart qu'il tisse. » (P. 20) Gustave Cohen croyait plus important de noter chez un poète un changement de mètre qu'un changement de maîtresse. La bio-

graphie de l'auteur ne peut dépister que l'occasion d'un poème. Ce poème lui-même — s'il est supérieur — est un bonheur sans références exhaustives.

Si les détails biographiques distraient de l'œuvre, entraînent les commentateurs dans les marges du texte, il est intéressant de suivre à travers les époques la vie d'une œuvre donnée. Chaque génération lira les grandes œuvres avec des perspectives différentes: autre le *Virgile* du Dante, autre celui de Haecker ou de T.S. Eliot. Et *Polyeucte* n'est pas entendu avec les mêmes accents par les romanesques de Rambouillet et par l'original chrétien qu'était Charles Péguy.

Pour découvrir cet accueil différencié ménagé au même chef-d'œuvre, il faut beaucoup d'érudition littéraire et de science historique. Nisin nous en convainc en étudiant le cas de *Virgile*, de Ronsard et de *Polyeucte*. Il nous sert en même temps une belle leçon de modestie: il n'y a pas de texte facile. Qui peut se vanter d'avoir compris un chef-d'œuvre? Qu'on y accède, du moins, avec le maximum de respect et d'intelligence. Nous y invitent un essayiste comme Arthur Nisin et des publications récentes: disques qui animent de beaux textes et collections attrayantes et accessibles.

P. Odoric BOUFFARD, o.f.m.

Trois textes essentiels de S. E. le cardinal P.-E. LEGER

« Le cardinal Léger est à doter la province d'une série de grandes mises au point... Documents lucides et généreux qu'on aura intérêt à méditer, parce qu'ils sont de la pensée vivante ».

André Laurendeau (Le Devoir)

Responsabilités actuelles du laïcat (25e mille)	16 p.	\$0.20
Réflexions pastorales sur notre enseignement (15e mille)	32 p.	\$0.25
Les origines de l'homme (15e mille)	32 p.	\$0.25

en vente partout et chez **FIDES**

Biographie

CASTELOT (André)

SARAH BERNHARDT. [Paris] Le Livre contemporain [1961]. 249p. ill. (h.-t.) 21.5cm. Relié. \$3.50 (frais de port en plus)

Pour adultes

André Castelot, écrivain prolifique au style coulant, agréable, souvent humoristique, qui consacre son talent surtout à des sujets historiques, a voulu cette fois faire revivre la mémoire de l'incomparable artiste de théâtre que fut Sarah Bernhardt. A vrai dire, même si presque quarante ans se sont écoulés depuis sa mort, Sarah n'est pas encore oubliée, et c'est compréhensible: elle s'est tellement identifiée à son métier et y connut tant de gloire qu'elle est devenue un personnage classique dans l'histoire du théâtre français.

Le récit des différentes étapes de sa vie et de sa carrière ne manque pas de nous captiver. On est à même d'admirer l'acharnement de Sarah, sa persévérance à vouloir réussir dans un métier qu'on lui a imposé et où elle ne connaît d'abord que déboires. Ce n'est qu'à l'âge de vingt-cinq ans qu'elle atteindra à un succès durable. La réputation qu'elle s'est acquise, elle l'accroîtra jusqu'à sa mort. Pendant environ cinquante ans, elle sera adulée partout en Europe, jusqu'aux Etats-Unis. La fin de sa vie est une véritable apothéose.

Tout n'est pas également admirable cependant dans cette vie. Le caractère fantasque de la célèbre actrice fera souvent le désespoir de ses directeurs et ses scandales ne cesseront de défrayer la chronique. Victime peut-être d'une enfance malheureuse, sa vie privée ne sera jamais un succès. Entourée de libertins, elle en suivra bientôt les traces. Elle épousera un incurable toxicomane avec qui elle vivra peu de temps. Jusqu'à un âge avancé, elle poursuivra les aventures amoureuses au gré de son caprice. L'auteur ne s'attarde pas trop à raconter ce dévergondage mais sa façon

souriante d'aborder la chose équivaut à une approbation. Cette œuvre ne convient donc pas aux adolescents en période de formation.

C. M.-POTVIN

CATTALU (Georges)

CHARLES DE GAULLE.
L'homme et son destin. Paris, Arthème Fayard [1960]. 359p. 19cm. \$4.35 (frais de port en plus)

Pour tous

Il est assez peu d'ouvrages auxquels on puisse appliquer, plus qu'à celui-ci, le mot de Ballanche (p. 259): « L'histoire d'un homme », souvent « c'est l'histoire d'un peuple ». Aussi bien les récits qui composent ce volume constituent, autant qu'une biographie de son président actuel, un exposé de l'évolution qu'a subie la République française de 1940 à nos jours. On y assiste à l'agonie qui menace, sous les coups de la guerre, la 4^e république, puis au sursaut qu'imprime à la France meurtrie le fondateur de la 5^e.

Ce fondateur, Charles de Gaulle (1890-...), on le voit ici, non pas associant comme Lamartine la pensée à l'action, mais assurant son action en la préfaçant d'une vie de pensée intense. Comme les chevaliers du moyen âge, il ne connaît et ne sert qu'une dame; mais, pour lui, la dame, c'est la France. Il n'aura de cesse que le jour où le destin du monde sera régi non plus par les seuls Trois Grands d'Yalta, de Casablanca et de Potsdam, mais par les Quatre Grands, alors que la France aura repris sa place auprès des trois autres.

On comprend dès lors que le sommet de ce livre soit consacré au Libérateur (ch. X). On nous raconte le sursaut d'honneur qui le fait se réfugier à Londres pour échapper au dégradant armistice de 1940; les démarches incessantes qu'il s'impose pour grouper les éléments dispersés de la France libre; le triomphe enfin que lui procure la libération de Paris, prélude



Charles de GAULLE

à la fois à la reconstitution du territoire français et à l'armistice qui, en 1945, reversera sur l'Allemagne la honte qu'elle avait voulu infliger à la France en 1940.

Une fois opérée la reconstitution territoriale, le militaire cède le pas au politique ou plutôt au civil. Car dès longtemps le général s'est rendu compte que la grande faiblesse de la France provient de son instabilité gouvernementale. Et cette lacune a elle-même pour cause la substitution constante de l'intérêt personnel ou partisan à la notion du bien commun. C'est donc de cette dernière qu'il faut d'abord restaurer le prestige en remplaçant les préoccupations intéressées par l'idée éminemment sociale de l'association. On entendra même ce militaire écarter le dualisme patrons-ouvriers et parler de la participation des manœuvres à la gestion des entreprises! Cette orientation sociale, antidote souverain de la politocailleuse partisane, caractérisera la constitution de la 5^e république, œuvre commune du futur président et de son premier ministre Michel Debré.

En regard de ce dyptique glorieux, dont l'auteur dissémine les éléments à travers toute son œuvre, des épisodes pourtant intéressants prennent une importance secondaire. Telle est l'histoire des

duels de Gaulle-Churchill, de Gaulle-Giraud, de Gaulle-Darlan. Telle est encore la comparaison entre de Gaulle d'une part, Turenne, Louvois et Colbert d'autre part. Même les considérations sur l'homme, l'écrivain, l'historien et l'orateur, compteraient peu si elles ne dressaient devant le lecteur l'image d'un patriote guidé par une seule étoile, celle de la France sa patrie. Ces réflexions nous convainquent qu'il y eut une heure (1940-1960), dans l'histoire de notre mère-patrie, où le destin national s'identifia avec celui d'un seul homme, où le destin de cet homme se confondit avec celui de son pays.

Au terme de cette lecture, on se trouve avec l'auteur en face d'un être qui ne s'apparente ni à Alexandre ni à César ni à Bonaparte, mais à ce George Washington dont Chateaubriand avait écrit (p. 329): « Ce ne sont pas ses destinées que porte ce héros d'une nouvelle espèce, ce sont celles de son pays ».

Et dire que, ce héros, un tribun français le condamnait à mort, le 2 août 1940, à Clermont-Ferrand! Par bonheur, le 11 janvier 1945, à Riom, un tribunal français aussi, eut le courage de casser en appel cette infamie nationale (p. 340-346).

Emile CHARTIER, p.d.

.....

CIONI (Mgr Raphaël)

UN EVEQUE MEDECIN.
NICOLAS STENON (1638-1686). Préface et traduction par le Docteur Henri Bon. Paris, Editions France-Empire [1960]. 254p. photo 20.5cm. \$2.70 (frais de port en plus)

Pour tous

« Un miracle de vertu, un oracle de sagesse » (p. 141). Ce panégyrique en deux traits, qui est du général des Jésuites Oliva, concerne le Danois Niels Stensen, de son nom latinisé (*Stenonius*) Nicolas Sténon (1638-1686).

Médecin, il dédaigne l'exercice de sa profession et se réserve la recherche, donc l'expérimentation en laboratoire. Epris des sciences naturelles, il se consacre à la dis-

section non seulement des animaux, mais des êtres humains. L'anatomie dès lors devient sa chose et lui fera découvrir le canal auriculaire de Sténon. Il sera l'un des grands anatomistes de son temps.

L'Université de Copenhague, sa ville natale, n'avait pas de chaire assignée à cette spécialité. Il devra donc s'exiler en Italie, auprès des grands-ducs de Toscane Ferdinand II, puis Cosme III. Ces bienfaiteurs lui confieront, avec la chaire d'anatomie dans leur Université de Florence, la direction de leur Musée d'histoire naturelle et le préceptorat de leurs enfants. A partir de ce jour, on pourra dire de Sténon en décalquant de Bornier:

Cet homme a deux pays: le sien et puis Florence.

C'était d'ailleurs ce qu'il disait de lui-même.

Polyglotte remarquable, parlant déjà le danois, l'allemand, l'italien et le français, écrivant en un latin scientifique forgé de toutes pièces, il se fait Juif errant à la recherche de maîtres, de collègues et de laboratoires nouveaux.

En y disséquant les cadavres, il découvrira qu'il existe aussi une dissection des idées. Les siennes, en philosophie, sont déjà presque celles de Descartes; en religion, il adhère au luthérianisme de ses origines. Poussé par ses amis florentins, tous catholiques, il voudra vérifier le bien-fondé de ses croyances. Il apprend l'hébreu pour comparer avec les textes originaux les versions latines. Découvrant alors dans sa foi luthérienne un tissu d'erreurs, de mensonges et d'horreurs, il se fait catholique.

Homme d'une chasteté absolue, d'une charité sans mesure, il délaisse alors les sciences naturelles pour se faire controversiste et ramener à la foi romaine les hérétiques. Les études théologiques auxquelles il a dû se plier en vue de son apostolat le conduisent à désirer le sacerdoce. Le voilà prêtre. Alors s'ajoute, à ses ouvrages scientifiques, toute une série de traités sur les vérités de la foi.

Ces ouvrages révèlent chez lui une telle sûreté de doctrine, une flamme apostolique telle que, comme il avait accédé à la prêtrise sans examen, c'est sans examen

aussi qu'on lui confère l'épiscopat. Sous le nom d'évêque de Titiopolis, il sera tantôt vicaire apostolique de la Germanie du nord, tantôt auxiliaire de l'évêque de Münster et Paderborn.

Alors commence une vie d'austérités invraisemblables, de courses incessantes, de renoncements accumulés, de charités sans limites: on pense à saint Paul et à sa *sollicitudo omnium Ecclesiarum*. Il pratique si bien l'*impendam et superimpendar pro animabus* que, usé de travail et de pérégrinations, dévoré de fièvre et de coliques violentes, il mourait à Schweim, à 52 ans. Son corps, ramené subrepticement à Florence, repose dans la basilique de San Lorenzo auprès des grands-ducs ses amis.

Il laissait des manuscrits et des imprimés qui, rassemblés en six volumes in-folio (1910, 1947, 1952), constituent une mine pour le scientifique, le prédicateur et le mystique. Il laissait surtout une telle réputation de sainteté que Pie XI (1938) et Pie XII (1953) déclarèrent agréer avec faveur le vœu qu'on lui décerne les honneurs de la canonisation.

Le jour où elle aura lieu, un saint unique patronnera du haut du ciel ces deux sacerdoce jumelés: la médecine, celui des corps; l'épiscopat, celui des âmes.

Emile CHARTIER, p.d.

.....

FRANÇOIS de SAINT-PAUL, JEAN-PAUL de JESUS et ROSAIRE de SAINT-JEROME (Pères), o.ss.t.

JEAN DE MATHA. *Un fondateur d'avant-garde*. Préface de Mgr B. Collin, o.f.m. Paris, Arthème Fayard [1960]. 168p. 19.5cm. (Coll. *Bibliothèque Ecclesia*, no 59) \$2.25 (frais de port en plus)

Pour tous

Ce titre unique coiffe une double histoire: celle de saint Jean de Matha (1154-1213), le fondateur des Trinitaires, et celle de son *alter ego* saint Félix de Valois, leur co-fondateur. L'entreprise nous



ACCUSÉS DE RÉCEPTION



Religion

BOUYER (Louis)

Parole, Eglise et sacrements dans le protestantisme et le catholicisme. [Bruges] Desclée de Brouwer [1960]. 94p. 18.5cm. (Coll. *Présence chrétienne*) \$1.20 (frais de port en plus)

GROS (André)

Je suis la route. Le thème de la route dans la Bible. [Bruges] Desclée de Brouwer [1961]. 152p. 20cm. (Coll. *Thèmes bibliques*) \$2.70 (frais de port en plus)

HOLSTEIN (Henri), s.j.

La Tradition dans l'Eglise. Paris, Grasset [1960]. 299p. 19cm. (Coll. *Eglise et temps présent*) \$3.10 (frais de port en plus)

* * *

La messe. Directoire pastoral. 2e édition. Montréal, Commission diocésaine de liturgie de Montréal [1960]. 113p. 17.5cm. \$1.50 (frais de port en plus)

PHILIPPE (M.-D.), o.p.

L'Annonciation. Mystère de Miséricorde. Vol. 3. Fribourg, Editions St-Paul [1960]. 76p. 19cm.

SALET (Gaston), s.j.

Plus près de Dieu. Brèves réflexions pour les fêtes et les dimanches. T. 3. Paris, Lethielleux [1960]. 151p. 18.5cm. \$2.05 (frais de port en plus)

SANSON (Henri), s.j.

Pratique des sacrements. Le Puy, Editions Xavier Mappus [1960]. 213p. 19cm. \$2.70 (frais de port en plus)

VUAILLAT (Jean)

Sacerdotales. Le prêtre et sa messe. [Rodez] Editions Subervie [1960]. 105p. 19cm.

ZAKARIAS (Hanna)

Voici le vrai Mohammed et le faux Coran. Paris, Nouvelles Editions latines [1960]. 254p. 18.5cm. \$2.40 (frais de port en plus)

Mariage

GEORG (I.E.)

Pratique de la continence périodique. Pour la sauvegarde de la morale matrimoniale. Traduction de R. Virrion. Mulhouse, Salvator, 1960. 227p. ill. 19cm. \$2.60 (frais de port en plus)

WEYERGANS (Franz)

L'amour fidèle. Paris, Editions universitaires [1960]. 211p. 19cm. \$2.80 (frais de port en plus)

Sciences sociales

DESSARRE (Eve)

L'Afrique noire chrétienne. Paris, Spes [1960]. 189p. 19cm. (Coll. *Christianisme contemporain*) \$2.50 (frais de port en plus)

DUCOIN (G.), s.j.

Pour une économie du bien commun selon la doctrine sociale de l'Eglise. Paris, Lethielleux [1960]. 142p. 20cm. (Coll. *Théologie, Pastorale et Spiritualité — Recherches et Synthèses*, no 5). \$2.25 (frais de port en plus)

PATRIS (Simone)

Jeunes filles au Carrefour. Cinquième édition remaniée et mise à jour. [Tournai] Casterman [1960]. 223p. 19.5cm. \$1.85 (frais de port en plus)

PIERRE (André)

Les femmes en Union soviétique. Leur rôle dans la vie nationale. Préface de Bernard Féron. [Paris] Spes [1960]. 314p. 20cm. (Coll. *Bibliothèque de la recherche sociale*) \$4.10 (frais de port en plus)

Médecine

BOUCHER (Roméo)

Votre médecin vous parle. Préface de l'Honorable Alphonse Couturier. Montréal, Beauchemin, 1960. 162p. 20.5cm. \$2.00 (frais de port en plus)

BROS (Mgr A.)

Le Docteur Paul Carton dans la nature et sa Doctrine médicale. 2e volume. Paris, Lethielleux, 1959. 38p. 18.5cm.

Beaux-Arts

CHAMBERLAND (Michel)

Tous les secrets de la chasse. Préface de J. Oscar Houde. Montréal, Editions de l'Homme [1961]. 126p. 20cm. \$1.00 (frais de port en plus)

ROUSSEL (Abbé Gaston)

Classicisme musical français et piété chrétienne. Paris, Lethielleux [1961]. 100p. ill. (h.-t.) 18.5cm. \$2.50 (frais de port en plus)

Histoire

* * *

Premier registre de l'Eglise de Montréal. Montréal, Edition des Dix, 1961. 491p. 28cm.

Biographie

BLANCHARD (Pierre)

Le Vénérable Libermann (1802-1852). 2 vol. [Bruges] Desclée de Brouwer [1960]. 273 et 517p. photo (h.-t.) 21.5cm (Coll. *Etudes carmélitaines*) \$15.40 (frais de port en plus)

HOESL (Paula)

Isabelle de Clermont-Tonnerre. Comtesse d'Ursel. 1849-1921. Fondatrice d'un institut moderne, les Orantes de l'Assomption. [Paris] Spes [1960]. 110p. ill. photos (h.-t.) 19cm. \$1.60 (frais de port en plus)

MARIE-ANTOINE DE LAUZON (Père), o.f.m. cap.

Dans le sillage du poverello. Le T.R. Père Marie-Louis de Riotord (1886-1955), capucin. [Montréal, Editions Thau, 1960.] 217p. photo 22cm.



Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

- AEPLY (J.), *Le rendez-vous* B**
 Roman dont le thème est l'attente d'un rendez-vous. Conçue selon les normes du nouveau roman, cette histoire recherche l'obscurité et la confusion. Pourra-t-elle se lire sans ennui?
- ALEXANDROV (V.), *Les mystères du Kremlin* D**
 Cet ouvrage qui veut résumer mille ans d'histoire est le récit de tous les scandales qui ont marqué la cour de Russie. L'auteur semble se complaire dans la peinture de turpitudes.
- ANNABEL, *Les bonnes manières* M**
 Roman qui raconte les expériences successives et décevantes d'une jeune bourgeoise en quête de l'amour vrai. Amoralité totale.
- ARNOLD (P.), *Le silence de Célia* B?**
 Roman. Aventure passionnelle entre un homme de trente ans et une jeune Italienne de quatorze ans. Evocation pittoresque de l'Italie. Religion et superstition sont mêlées. Aucun souci moral.
- BEUCAIRE (A.), *Quand le canon tombait sur Saragosse* D**
 Roman qui se déroule dans le cadre de la guerre d'Espagne au temps de Napoléon. Une jeune fille de la noblesse espagnole recherche la joie et les aventures avant d'épouser un colonel dont elle est la maîtresse. Des mœurs dissolues étalées sans vergogne. A déconseiller.
- BERRY (A.), *Ronsard* B-S**
 Biographie de Ronsard. Le récit, qui abonde en détails sur le poète païen et sensuel, le situe dans son milieu familial et social, et est entremêlé de nombreuses citations. Ouvrage bien fait qui ne convient qu'à des lecteurs formés.
- BLANC (J.), *Comme une chose morte* B**
 Roman curieux dont le thème est l'emprise que les pressentiments peuvent exercer sur une personne. Ouvrage difficile mais non dénué d'intérêt.
- BOURGET-PAILLERON (R.), *La colombe du Luxembourg* D**
 Roman qui se déroule durant les sombres jours de l'occupation et de la Libération de la France. Les orientations politiques des principaux personnages sont commandées par leur affectivité. Héroïnes cyniques et dépravées. Amoralisme total.
- CANETTI (C.), *L'Inde buissonnière* TB**
 Reportage sur l'Inde. Un peu superficiel, mais très vivant. Lecture de détente, agréable et instructive.
- CASTERET (N.), *Aventures sous terre. Tome I: Flambeau au poing* TB**
 Récit des explorations du célèbre spéléologue entre 1910 et 1960 dans le royaume des Pyrénées franco-espagnoles. Livre passionnant et éducatif.
- CELTAN (D.), *L'aventure des guerriers* B?**
 Cinq nouvelles humoristiques dont les héros sont des guerriers. Situations burlesques. Dialogues pleins d'entrain. Morale peu édifiante.
- CHRISTIE (A.), *Poirot résoud trois énigmes* .. B**
 Roman policier. Poirot réussit à tirer au clair trois énigmes particulièrement mystérieuses. Aventures passionnantes.
- CHRISTOPHE (R.), *Les Sanson. Bourreaux de père en fils pendant deux siècles* B**
 Histoire des Sanson, la fameuse dynastie de bourreaux qui fut, pendant deux siècles, associée à l'histoire de France. Documentation sérieuse.
- DUMITRIU (P.), *Rendez-vous au jugement dernier* B?**
 Roman qui a pour thème le regel qui a suivi, en Roumanie, l'écrasement de l'insurrection hongroise. Ouvrage qui met en lumière la corruption morale et l'arrivisme d'un certain nombre de membres du parti communiste. Passages fort discutables. A réserver aux adultes très formés.
- ESTANG (L.), *Le bonheur et le salut* B?**
 Roman dont le thème est une expérience extra-conjugale vécue par un homme d'âge mûr qui, à cause de son christianisme, ne semble pas pouvoir concilier la recherche du bonheur et celle de son salut. Ouvrage bien écrit, mais qui donne l'impression que la religion est ennemie du bonheur. Pour adultes avertis.
- GILMAN (P.), *Quand les soleils se cachent* .. D**
 Roman qui se déroule à Hawaï. Descriptions colorées et saisissantes de la nature hawaïenne. Tableaux de mœurs réussis. Mais la brutalité des instincts se donne libre cours dans un pays présenté comme « le pays des amours ».

- GRUN (B.), *Bien-aimée Fanny* B?
Récit fortement romancé de la vie amoureuse et assez frivole de la célèbre ballerine Fanny Essler. Histoire écrite de façon vivante et agréable. L'amour passion et l'argent tiennent lieu de morale. Pour adultes aguerris.
- LEVRON (J.), *Les courtisanes* B
Brochure bien documentée et bien illustrée, relatant l'histoire des courtisanes depuis l'époque de Charlemagne jusqu'à la Révolution.
- MADAULE (J.), *Ce que dit Elsa* B-S
Ouvrage d'introduction aux ouvrages de la romancière Elsa Triolet, la femme d'Aragon. Critique compréhensive et objective. Pour milieux cultivés.
- MALLET-JORIS (F.), *Les personnages* D
Roman pseudo-historique où l'auteur prête d'in vraisemblables aventures à des personnages historiques et brode autour de phrases historiques. Ouvrage fait avec beaucoup d'intelligence et d'art, mais de nature à répandre le scepticisme et le nihilisme religieux.
- MARTIN VIGIL (J.-L.), *Tierra Brava* TB
Roman dont l'intrigue se déroule sur la toile de fond de la révolution espagnole. Belle évocation de l'Espagne. Dramas psychologiques bien menés. Lecture captivante, qui peut faire réfléchir.
- MAURIAC (C.), *La Marquise sortit à cinq heures* D
Roman dont la technique s'apparente au cinéma. Aperçu d'un quartier pittoresque de Paris où la foule se presse, depuis des siècles. Tel l'œil d'une caméra, le romancier enregistre tous les visages, puis il pénètre jusqu'aux intimes pensées. Le procédé est neuf, mais il faut déplorer que l'auteur ait surtout enregistré le sordide, le vil et l'obscène.
- MAUROIS (A.), *Adrienne ou la vie de Madame de la Fayette* B
Biographie passionnante qui, à travers la chronique intime de quelques familles de la haute aristocratie française, nous fait revivre les derniers instants de l'ancien régime français, l'insurrection américaine et la tourmente révolutionnaire qui bouleversa la France. Le portrait de La Fayette est très bien étudié. Celui de sa femme laisse le souvenir d'un être exceptionnel par l'intelligence et le cœur.
- MOURIN (M.), *Ciano contre Mussolini* B
Ouvrage d'histoire qui évoque un double drame familial et politique: la tragique évolution des rapports entre deux hommes — le gendre et son beau-père — dont le destin fut étroitement lié à celui de l'Italie: Ciano et Mussolini. Bien documenté et captivant.
- NAMORA (F.), *L'homme au masque* B-S
Roman psychologique. Intrigue inexistante. Etude d'une personnalité complexe. Roman assez terne, d'une lecture difficile.
- NOEL (E.), *Fleurs de méninge*
Contes burlesques. Personnages extravagants. Une certaine poésie. Pour ceux qui aiment l'humour d'avant-garde.
- PEYRAMAURE (M.), *Dieu m'attend à Médina* B
Évocation romancée de l'histoire d'Isabelle la catholique, reine d'Espagne. Reconstitution d'une époque tourmentée de l'histoire espagnole. Récit captivant et de lecture facile.
- RIBEAUD (P.), *Adieu Congo* B
Reportage d'un journaliste de *Paris-Match* envoyé au Congo lors des fêtes de l'indépendance. Reportage honnête, bien documenté, écrit dans un style alerte et simple.
- SPOTA (L.), *Le sang ennemi* M
Roman sordide qui se déroule dans les terrains vagues d'une ville mexicaine. Peinture réaliste d'une humanité livrée à ses seuls instincts.
- TROYAT (H.), *La Gloire des vaincus* B
Ce roman est le 3e tome du cycle, *La lumière des justes*. Roman captivant et bien écrit.
- WIESEL (E.), *Le jour* B?
Roman qui expose l'épouvantable vie d'un échappé des camps de concentration qui, torturé par le passé, ne peut reprendre goût au présent. Crudités de langage. Certaines affirmations religieuses sont fausses. Ouvrage atroce à réserver aux lecteurs formés et avertis.
- ZERMATTEN (M.), *Christine* B?
Roman dont le thème est le dévouement d'une institutrice pour un enfant adopté. Histoire très belle mais où le problème de la vocation est posé d'une façon discutable.

SIGNIFICATION DES COTES

M C'est-à-dire *mauvais*: livres à proscrire. Les livres qui tombent sous les lois générales de l'Index sont cotés *mauvais*. Tous les livres à proscrire ne sont pas mis nommément à l'Index; il suffit qu'un livre tombe sous les lois générales de l'Index pour qu'on soit tenu, en conscience, de s'en interdire la lecture.

D c'est-à-dire *dangereux*: livres qui peuvent être dommageables à la majorité des lecteurs, soit à cause des implications doctrinales plus ou moins fausses qu'on y trouve, soit à cause de la licence morale qui s'y étale, soit à cause d'une grave indécence dans les descriptions.

B? c'est-à-dire *appelle des réserves*: ces réserves peu-

vent être plus ou moins graves. Cette cote s'applique à des volumes qui sont sains dans l'ensemble, mais dont quelques pages sont discutables, soit à cause des idées émises, soit à cause d'une certaine indécence dans les descriptions.

B c'est-à-dire *pour adultes*: les livres de cette catégorie n'appellent aucune réserve, mais ne conviennent qu'aux adultes. Quoique irréprochable, un livre coté B pourrait présenter certains dangers pour les jeunes qui n'ont pas l'expérience de la vie.

TB c'est-à-dire *pour tous*: livres qui peuvent être mis entre toutes les mains.

Le Courrier des Lecteurs

Dans le dernier numéro de *Lectures*, au courrier des lecteurs, nous répondions à un correspondant que nous ne possédions aucune note biographique sur Hunermann, mais que nous gardions sa demande à vue dans l'espérance qu'une heureuse conjoncture nous permettrait d'y répondre. Cette heureuse conjoncture s'est produite. Une abonnée de *Lectures*, Sœur Marie-Berchmans, s.f.a., bibliothécaire au Couvent Ste-Marie-des-Ange, à Québec, a eu l'amabilité de nous communiquer les renseignements qu'elle possédait sur cet auteur. Nous remercions vivement cette abonnée pour son geste de charité intellectuelle, et nous reproduisons ci-dessous les renseignements en question:

« Né à Kempen/Rhin (Allemagne), dans la ville de l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ le 28 juillet 1900.

Son père était professeur de mathématiques.

Ses 8 frères et sœurs, dont deux sont morts en bas âge, ont tous étudié.

Une de ses sœurs est entrée dans les Ordres, un frère s'est fait prêtre, et est devenu Directeur du Séminaire d'Aachen.

Passé son baccalauréat à 17 ans.

Appelé sous les drapeaux vers la fin de la guerre 1914-1918.

Étudie à Munster en Westphalie.

Ordonné prêtre à 22 ans, Curé dans la Ruhr.

1926: Chapelain à Berlin, paroisse de St-Matthieu.

1931: Professeur de religion. Relevé de son poste par les Nazis, il reprend sa paroisse.

Après la guerre de 1939-1945 est nommé par l'Évêque d'Aix, Rédacteur du Bulletin Ecclésiastique.

Depuis 1947 est relevé de toute fonction pour s'occuper uniquement de ses œuvres qui ont été traduites en 4 langues, dont l'arabe et le chinois. Plusieurs ouvrages ont été publiés en écriture braille.

Écrivain depuis 1934, ses ouvrages ont indisposé les dirigeants du 3e Reich: en 1942... interdiction d'écrire.

Ses ouvrages ont été vendus à plus d'un million d'exemplaires. »

« Que vaut l'ouvrage Johnny Belinda de Walter Firner, dont la traduction française vient d'être publiée par les Presses de la Cité? » N.Q. (Montréal)

— Cet ouvrage raconte la touchante histoire que le cinéma a popularisée: une jeune sourde-muette qui vivait d'une façon quasi-animale est peu à peu éduquée et transformée par un jeune médecin que sa détresse avait apitoyé. Roman attachant d'où se dégage une belle leçon de dévouement et d'amour désintéressé. Une réserve est cependant à formuler sur le parti-pris manifeste de l'auteur à montrer le clergé, les pratiquants et les gens soucieux de morale comme des simples d'esprit, des êtres hypocrites et sans cœur, alors que le jeune médecin, incroyant et libertin à ses heures, prend figure de héros. A cause de cette réserve, ce roman ne peut convenir qu'à des lecteurs formés.

Une nouveauté Fides

Félix Leclerc

**Le calepin
d'un flâneur**

Le troubadour
se fait philosophe!

176 p. \$2.00

En vente partout

Biographie extraordinaire

LA RÉVOLUTION PAR L'AMOUR

de Eddie Doherty

L'auteur des célèbres "Lettres à mon évêque" vue par son mari.

228 p. \$2.50

Une édition FIDES

LA RÉVOLUTION PAR L'AMOUR

(suite de la page 64)

Trois jours et trois nuits, la porcherie fut leur logis. Leur linge, leurs mains, leurs visages étaient couverts d'excréments et de vermine. Ils pouvaient à peine supporter l'odeur des cochons et leur propre puanteur, mais ils n'osaient pas quitter leur cachette. Deux fois les soldats communistes approchèrent; deux fois le baron et la baronne se terrèrent dans le fumier aussi profond qu'ils purent et se couvrirent de déchets.

— Lorsque je me vis couverte de vermine grouillante aussi bien que d'excréments, dit Catherine, je songeai à mon enfance, aux servantes qui préparaient mon bain, m'essuyaient le dos d'une serviette rude, me poudraient d'un talc odoriférant, peignaient mes boucles et les brossaient, caressaient mes oreilles de parfums choisis. Je pensai à elles et je me demandai si je les avais toujours traitées en égales, ou même en amies. Je me demandai si je n'étais pas punie en toute justice de mes péchés contre la charité, et si le Seigneur n'était pas en train de me donner une leçon sur les vraies valeurs.

Une seule fois Ivan vint porter à manger à ses amis fugitifs. C'était de bonne heure dans l'après-midi. Il portait deux bols de borsh fumant. Mais comme il approchait de la porcherie, l'un des soldats le rejoignit.

— Camarade Ivanovitch, vous traitez vos cochons royalement ! dit-il d'un air de méfiance.

Ivan parvint à esquisser un sourire en haussant les épaules. Les fugitifs, cachés derrière une immense truie et la retenant par les pattes pour qu'elle ne se précipite pas sur la soupe, le voyaient très distinctement à travers les fentes.

— Les porcs sont des porcs, répliqua-t-il, et ne méritent rien de plus que des restes. Mais un domestique maladroit a laissé tomber la salière dans la soupe. Elle n'est donc plus bonne qu'à jeter aux cochons, camarade.

Et il vida négligemment la soupe dans l'auge. Puis les deux s'en retournèrent à la maison.

— Je regardai les porcs se régaler de notre dîner, dit Catherine, mais je n'avais plus faim. La dernière nuit, quelques heures avant l'aurore, Ivan vint à la porcherie en toute hâte.

— Allez-y maintenant, dit-il : dans le petit ravin puis de l'autre côté de la rivière. Alors vous serez en Finlande et en sûreté. Mais faites vite !

C'était une nuit sans lune, sans étoiles. Dans le noir les deux fugitifs risquaient à tout instant de perdre pied et de rouler dans le précipice que formait la descente à pic vers la rivière au risque de s'y briser bras ou jambes. Mais les buissons étaient épais; en s'accrochant aux branches ils réussirent enfin à s'en tirer sans accident. Les derniers mètres de la pente étaient en neige durcie. Ils n'eurent qu'à s'y laisser glisser. Les sentinelles finlandaises de l'autre côté de la rivière entendirent le bruit et tirèrent quelques coups de feu.

Catherine escomptait que la rivière serait gelée, mais c'était un torrent de montagne se housculant vers la mer avec trop de rapidité pour que la glace prenne. Heureusement cependant, l'eau n'allait qu'aux chevilles et le ruisseau ne mesurait que six mètres de large.

Ils le traversèrent à quatre pattes, faisant halte de temps en temps pour permettre à l'eau glacée d'emporter un peu de saleté, de l'ordure et de la puanteur dont leurs vêtements et leurs corps étaient imprégnés. Ils arrivèrent en Finlande complètement transis et couverts de glaçons; ils offrirent une prière reconnaissante.

La Finlande faisait bien partie de la Russie, à cette époque, mais elle jouissait d'un gouvernement autonome, avait gardé ses coutumes et son armée nationale. Il y courait même certains bruits d'une guerre d'indépendance. Quelques armées rouges parsemaient le territoire, mais la plupart des Finlandais étaient anti-communistes, voire même anti-Russes. Il était même question, disait-on, de s'unir à l'Allemagne contre les Soviétiques.

Catherine prit les devants vers la gare de chemin de fer. Par les fenêtres elle y avait remarqué un immense poêle rond au ventre rouge cerise. Mais les soldats finlandais leur barrèrent la route.

— Halte ! Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici ?

Catherine répondit en finlandais et aussitôt ils furent des amis.

— C'est donc toi, mignonne, qu'on a entendue glisser sur la côte tantôt — toi et ton père ?

— Oui, dit Catherine. Nous nous sauvions des soldats russes.

Quelques instants après Catherine et Boris, munis de bons vêtements secs et chauds, prenaient place devant un bon feu et engouffraient d'épais sandwiches, de la bonne viande de renne entre deux immenses tranches de pain bis.

Lorsque le train démarra, ils pouvaient à peine le croire, mais ils étaient dedans. Ce ne fut que dans l'après-midi du lendemain qu'ils arrivèrent en vue de la maison et des bâtiments de leur domaine.

— Sauvés, enfin, soupira Catherine ! Trop beau pour être vrai !

Elle vit des vaches dirigeant leurs pas vers la grange; un petit pâtre, perche en main, fermait la procession. Plus loin des bandes de poules et d'oies se prélassaient. Puis elle vit accourir vers eux un groupe d'hommes et de femmes.

— Ils te reconnaissent dit-elle au baron. Ils viennent au-devant de nous pour nous souhaiter la bienvenue.

A mesure qu'ils approchaient, le baron en reconnaissait quelques-uns: de vieux amis, de vieux voisins. Mais les femmes portaient des rubans rouges. Les hommes arboraient des chiffons rouges à leurs manches.

Ils n'étaient plus ni amis ni voisins; ils étaient Communistes. Ils étaient maintenant des ennemis, des maîtres et ils n'accueillirent le baron et la baronne qu'en les faisant prisonniers.

— Il y eut quelque chose qui ressemblait à un procès, dit Catherine. Nous fûmes déclarés coupables d'être ennemis du peuple, et condamnés au peloton d'exécution. Le juge, chef de la Commune locale, commua cependant la peine — ou plutôt la changea — nous allions plutôt mourir de faim; ce serait plus amusant, pensait-il, et lui apporterait sans doute plus de profit ce qui n'arriverait pas s'il procédait à une exécution sommaire. Il croyait en effet que le baron avait des bijoux et de l'argenterie cachés dans son domaine, et que, la faim aidant, il finirait par dévoiler cette cachette.

Eux qui avaient fait tant de chemin et avaient tant souffert pour recouvrer leur liberté, voici qu'on les murait dans leur propre maison. On leur apportait chaque jour un peu d'eau, juste assez pour les soutenir, sans toutefois les nourrir; il ne fallait pas qu'ils meurent trop tôt. Et chaque jour le « juge », qui d'ailleurs avait toujours été bon-à-rien, venait faire un tour dans la chambre pour cracher à la figure du baron, le maudire, et le menacer de torture s'il ne dévoilait pas la cachette de ses trésors.

— La mort par la faim n'est pas douloureuse, dit Catherine, du moins pas les premiers jours: votre tête devient claire, vous pensez logiquement. Vous désirez manger sans doute, mais vous sentez que vous pouvez vivre sans cela s'il le faut. Vous songez que le Christ a jeûné 40 jours et vous décidez de l'imiter.

Quelques jours plus tard, votre tête devient légère et votre corps enfle par endroits. Votre bras par exemple. Vous plantez le doigt dans votre chair et ça fait un trou qui ne disparaît qu'au bout d'une heure. Alors vous commencez à sentir la douleur, comme un couteau au milieu et en travers du ventre. Au début on ressent cette douleur une fois par jour. Puis deux ou trois. Après, vous la sentez environ toutes les heures. Le corps n'ayant rien à digérer se digère lui-même.

Les cheveux tombent par poignées. Les dents deviennent branlantes. Et c'est plus fort que vous, parfois votre tête chavire et vous vous mettez à ronger le bois des meubles. Un matin, lorsque notre geôlier vint nous porter l'eau, son petit chien se faufila dans la chambre. Il tenait un os entre ses dents. Essayez de vous imaginer un mari et une femme qui, trop faibles pour faire autre chose, sont restés étendus sur leurs lits des jours et des nuits et qui soudain retrouvent la force de sauter à bas de leurs lits, pour arracher un os de la gueule d'un animal et se le disputer âprement? Et tâchez d'imaginer leur déception en constatant qu'il ne reste pas la plus petite parcelle de viande sur l'os tant convoité! Si vous le pouvez, alors vous ne serez pas surpris de savoir que j'ai été plusieurs fois tentée d'en finir. le gaz de la cheminée serait plus clément. Je songeais: ce serait facile de mourir comme ça.

Mais la méditation qui avait commencé dans l'agonie de la porcherie d'Ivan se continuait maintenant dans cette prison. Catherine, pour la première fois de ses 17 ou 18 ans, commença à comprendre que les vrais responsables de la révolution communiste c'était elle-même et ceux de sa classe. Les siens avaient toujours été puissants et riches. Ils avaient donné aux pauvres, bien sûr, mais toujours par sentiment de charité, « de noblesse oblige », jamais par un sens de la justice.

Par leur arrogance, leur orgueil, leur soif de terres, de biens, d'esclaves, ils avaient écrasé le visage des pauvres dans la poussière de l'humiliation. Ils avaient refusé aux paysans les droits pour lesquels ils avaient eux-mêmes jadis combattu. Ils avaient considéré comme du bétail ceux qui étaient leurs frères dans le Christ.

Maintenant, c'était à leur tour de tenir le fouet,

et au tour des riches et des grands de souffrir. Tous les droits et privilèges, toutes les richesses amassées par les nobles depuis des siècles, et toute l'autorité qu'ils avaient si inexorablement exercée, tout cela avait maintenant disparu. Et ce n'était là, lui semblait-il, que pure justice.

Des crimes terribles avaient marqué ce soudain changement de fortune; la famine, la peste, l'anarchie et l'athéisme avaient suivi. Mais cela ne rendait pas moins juste la punition des mauvais riches.

— Je ne pouvais pas savoir alors, expliqua-t-elle, qu'à cause de cette révolution les pauvres deviendraient plus pauvres encore. Je ne pouvais me douter que des millions allaient mourir de faim, que des millions allaient être emprisonnés et que des millions d'autres seraient réduits en esclavage. Tout ce que je savais, c'était que les pauvres et les faibles s'étaient levés, avaient renversé les riches et les puissants de leurs trônes. Et j'espérais qu'après quelques années de sang et d'anarchie, la justice prévaudrait enfin dans la Russie redevenue sainte. Je fus si transportée à cette pensée que je chantai tout haut le Magnificat de Notre-Dame.

« Il a déployé la force de son bras; Il a disposé des hommes aux cœurs superbes.

« Il a renversé les potentats de leurs trônes; et élevé les humbles.

« Il a rassasié de bien les affamés, et renvoyé les riches les mains vides. »

Mais aujourd'hui Catherine se fait une tout autre idée de la Russie.

— Le pays était possédé d'un démon, dit-elle. Le démon a été chassé. Le pays fut débarassé de Satan mais le diable, voyant la maison propre, revint et emmena avec lui sept autres démons encore plus méchants. Ils s'installèrent tous dans la demeure, et maintenant ils espèrent étendre de là leur royaume sur toute la terre.

Jusqu'à la Révolution, explique Catherine, elle n'avait été qu'une dame d'œuvres, prenant plaisir à donner de son superflu aux miséreux: argent, vêtements, nourriture et médicaments; se plaisant à soigner les villageois pauvres et reconnaissants, lorsqu'elle en avait le temps et l'envie. Elle n'avait jamais su ce que c'était qu'être pauvre, avoir faim, porter des haillons et être réduit à la plus totale impuissance. Elle n'avait pas aimé les pauvres comme elle s'aimait elle-même; elle ne s'était jamais sentie l'une d'entre eux, leur sœur.

« J'étais aussi responsable de la révolution avec

toutes ses horreurs, se disait Catherine, que n'importe qui de ma classe. J'avais entendu le peuple crier et demander du pain, et j'avais à peine tendu l'oreille. Je l'avais entendu demander bien d'autres choses, des terres à eux, de justes prix pour leurs récoltes, des écoles convenables pour leurs enfants, en un mot, les mêmes chances que leurs frères plus riches, les mêmes droits devant la loi; et je n'avais pas écouté, je n'avais pas répondu.

« Je ne comprenais pas alors, qu'en effet la voix du peuple est la voix de Dieu. Oui, j'étais responsable. Si les pauvres étaient ignorants, brutaux et sans pitié dans leur pouvoir récent, c'est que j'avais contribué à les rendre tels. J'avais failli dans mes devoirs de chrétienne; il ne me restait maintenant qu'une seule chose à faire; demander à Dieu la grâce de pouvoir pardonner à ceux qui m'ont offensée comme Lui-même m'a pardonnée et offrir mes souffrances en expiation partielle de mes péchés et des péchés de ma classe.

« Il me parut étrange d'apprendre ainsi les premiers principes du christianisme en ces heures que je croyais les dernières de ma vie. J'étais vouée à la mort; j'avais appris la vérité trop tard. Mais j'étais reconnaissante d'avoir encore le temps de courber la tête devant Sa Sainte Volonté et de mourir de la mort qu'Il avait voulue pour moi. »

Dès qu'elle fut résignée à mourir, non par le gaz mais par la faim, son sort prit une tout autre tournure. Un détachement de l'armée Blanche entra dans la place, dispersa les Rouges et délivra les deux prisonniers.

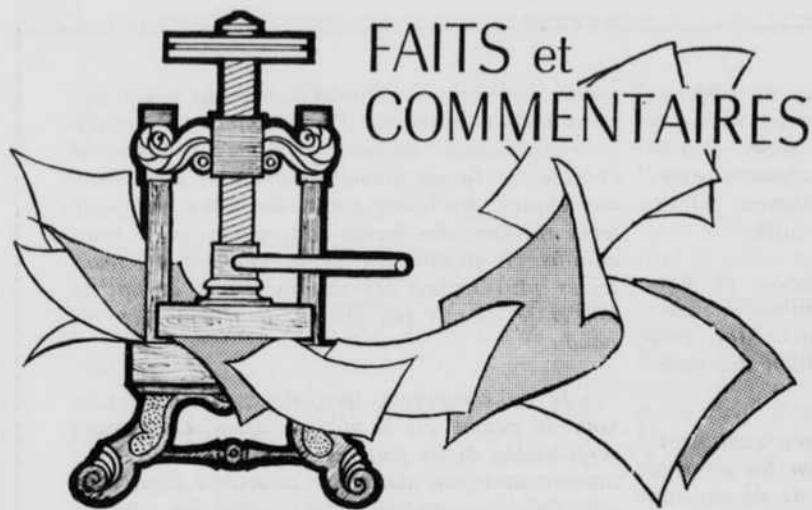
— Ils pénétrèrent dans la maison, raconte Catherine, et mirent devant nous du vin et de la nourriture. Cela nous semblait tellement incroyable que nous n'osions même pas y toucher. Plus tard, ils firent entrer l'homme qui nous avait jugés et condamnés et qui avait tant insulté Boris.

Un jeune officier salua le baron et lui demanda quels étaient ses ordres concernant le prisonnier.

— Qu'a-t-il fait, demanda le baron ?

Lui aussi, apparemment, avait fait un peu de méditation. L'officier eut un regard d'étonnement.

— Je n'ai jamais vu cet homme, mentit le baron. Mais je n'en pense rien qui vaille. Fusillez-le si vous le voulez, mais sur un tel vaurien ce serait une balle gaspillée.



FAITS et COMMENTAIRES

Le centenaire de

RABINDRANATH TAGORE

(CCC) — En cette année jubilaire du centenaire de sa naissance, le monde entier commémore, par de solennelles manifestations, la mémoire du grand poète et artiste indien Rabindranath Tagore, humaniste incomparable et croyant convaincu, à qui fut attribué en 1913 le prix Nobel de littérature.

Tagore naquit à Calcutta le 6 mai 1861, d'une des familles les plus illustres de l'Inde par ses traditions intellectuelles et morales. En même temps qu'un grand poète, il fut aussi un musicien accompli et un peintre apprécié. Dans le domaine de l'éducation, il se distingua également en fondant à Santiniketan, près de Bolpour, l'école « Visva-Barathi » à laquelle il se consacra jusqu'en 1941, année de sa mort, pour en faire une importante université internationale.

Depuis sa plus tendre enfance il se voua entièrement à la poésie, si bien qu'en 1875, à l'âge de 14 ans, il voyait imprimer sa première œuvre et à peine deux ans plus tard on publiait sa première composition musicale.

Tagore, qui devait devenir très rapidement le plus grand poète vivant de la littérature bengali, réussit dès le début à maintenir vive et profonde, dans son œuvre poétique, l'empreinte propre de sa race, et à baser ses compositions musicales, où le contenu poétique se fonde merveilleusement avec l'expression mélodieuse, sur la culture classique et populaire de son pays. Toutes ses œuvres cependant revêtent un même caractère d'universalité, en ce qu'elles semblent vouloir répandre dans le monde entier un message d'amour et de spiritualité.

C'est que l'âme de ce grand humaniste était déchirée par le spectacle de tant de douleurs et de misères dont était frappée un peu partout la pauvre humanité.

*« Voici que se soulève l'océan tumultueux des larmes.
Dans la haute mer de la douleur
la flamme est éteinte et le foyer désert
et des vents de tempête sifflent à ta porte
les murs vacillent
et parvient l'appel de la terre des ombres
au-delà de l'horizon. »*

En 1939, Tagore sent venir la menace de la conflagration mondiale. Il souffre à la prévision des deuils incalculables que la guerre va semer dans le monde:

*« Pour l'histoire inquiète de l'homme
se déchaîne une furie aveugle de destruction
et les tours de la civilisation s'effondrent dans la poussière.
Dans le chaos du néant moral
les pillards foulent aux pieds les meilleurs biens de l'homme
conquis au cours des siècles par l'héroïsme des martyrs.
Dans ce grand univers
tourne la roue immense de la douleur;
étoiles et planètes éclatent
et des étincelles de poussières enflammées, jaillissant
s'éparpillent en une ronde vertigineuse
et enveloppent d'une trame primordiale
l'angoisse de l'existence. Dans la forge de la douleur
qui franchit les limites de la conscience, brûlante
retentissent les instruments de torture;
les plaies s'ouvrent, sanglantes.*

Mais il n'y avait pas que les deuils à attrister le cœur du poète; il s'y ajoutait la *couardise des faibles, l'arrogance des forts, la cupidité de l'obèse prospérité, la rancœur de l'orgueil des races humiliées, l'insulte décochée à l'homme*, en somme tout ce qu'il déplorait lorsque, n'ayant plus désormais d'illusions sur le monde, de pénibles scènes se présentaient à son esprit. C'est alors que, de toute sa foi et de toute sa charité, il adressait au monde ses appels et ses exhortations:

*« Ne gémissiez pas comme des fous
et ne jugez pas Dieu avec colère:
attendez que l'abcès crève avec colère. »*

Pour tous ceux qui oublient de prier, il prie: *Tu gouvernes l'esprit des peuples, ô Seigneur du destin de l'Inde... Ils implorent tes bénédictions, entonnent tes louanges. Dans tes mains se trouve le salut des peuples, ô Seigneur du destin de l'Inde.*

De cette infernale confrontation des peuples que fut la seconde guerre mondiale, Tagore ne devait pas voir la fin: il mourut en 1941, résigné, et plein d'espoir et de confiance en la divine Providence. Cet

espoir et cette confiance, il les a chantés dans des vers admirables qui dénotent à la fois sa profonde croyance et son amour infini des hommes, ses frères: *Victoire, victoire, victoire à Toi, jour et nuit. Ta voix retentit de terre en terre, appelant autour de ton trône les Hindous, les Bouddhistes, les Sikhs et les Djaina, et les Parsis et les Chrétiens. Orient et Occident s'unissent pour Te prier et tressent une guirlande d'amour. Car Tu guides les cœurs des hommes vers l'harmonie d'une vie commune, ô Seigneur, où il n'y aura plus ni haine ni douleurs...*

Comme jadis saint François d'Assise, Rabindranath Tagore nous laisse, dans son œuvre, un message à la fois très humain et très divin, un message vivant et compréhensible qui est comme une lumière de salut en cette époque de désorientation prédominante et de matérialisme athée. Puisse notre civilisation s'en inspirer car, comme le dit Tagore, *une civilisation doit être jugée et appréciée non pas d'après la somme de beauté et de puissance atteinte par elle, mais d'après la façon dont elle a su développer et manifester par ses lois et ses institutions l'amour et l'humanité.*

INDEX DES AUTEURS

- | | |
|------------------------------------|---------------------------------|
| AEPLY (J.), p. 56 | HEBERT (A.), p. 39 |
| ALEXANDROV (V.), p. 56 | LEFEBVRE (Dom G.), p. 50 |
| ANNABEL, p. 56 | LE NORMAND (M.), p. 48 |
| ARNOLD (P.), p. 56 | LEVRON (J.), p. 57 |
| BEAUCAIRE (A.), p. 56 | LITRE (E.), p. 50 |
| BEAUCHEMIN (N.), p. 35 | MADAULE (J.), p. 57 |
| BERRY (A.), p. 56 | MALLET-JORIS (F.), p. 57 |
| BLANC (J.), p. 56 | MARTIN VIGIL (J.-L.), p. 57 |
| BOURGET-PAILLERON (R.), p. 56 | MAURIAC (C.), p. 57 |
| CANETTI (C.), p. 56 | MAURIAC (F.), p. 41 |
| CASTELOT (A.), p. 52 | MAUROIS (A.), p. 57 |
| CASTERET (N.), p. 56 | MOURIN (M.), p. 57 |
| CATTAUI (G.), p. 52 | NAMORA (F.), p. 57 |
| CELTAN (D.), p. 56 | NISIN (A.), p. 51 |
| CHARBONNEAU (R.), p. 37 | NOEL (E.), p. 57 |
| CHRISTIE (A.), p. 56 | PEYRAMAURE (M.), p. 57 |
| CHRISTOPHE (R.), p. 56 | RIBEAUD (P.), p. 57 |
| CIONI (Mgr R.), p. 53 | ROY (A.), p. 48 |
| DUMITRIU (P.), p. 56 | SEGUIN (R.-L.), p. 48 |
| ESTANG (L.), p. 56 | SPOTA (L.), p. 57 |
| FERNESOLE (P.), p. 54 | TEILHARD DE CHARDIN (P.), p. 44 |
| FRANÇOIS DE SAINT-PAUL (P.), p. 53 | TROYAT (H.), p. 57 |
| GILMAN (P.), p. 56 | WENGER (A.), p. 50 |
| GRUN (B.), p. 57 | WIESEL (E.), p. 57 |
| | ZERMATTEN (M.), p. 57 |

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Un. 1-9621

Direction: R.P. Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.

Abonnement annuel: \$2.00

Le numéro: \$0.20

Publication approuvée par l'Ordinaire



Un extrait de

La Révolution par l'amour

Un mois ou deux après la victoire des Communistes sur Kerenski et leur prise du pouvoir, le Baron Boris de Hueck trouva le moyen de se rendre à Petrograd. Il avait été gazé et revenait très faible. Mais il se sentit assez fort pour fuir vers ses domaines en Finlande, à Kiskiile-Kula, près de Bejke, à cent kilomètres de la villa des Kolyschine à Antrée.

Le père de Catherine, dans l'une de ses rares visites à l'appartement des de Hueck avait affirmé que Antrée était en « territoire blanc », et que dès lors on y était en parfaite sécurité. Lui et Catherine conclurent donc que Kiskiile-Kula devait être aussi un sûr lieu de refuge contre les Communistes.

Le baron et sa jeune femme invitèrent tante Vera à les suivre. Mais elle refusa. Elle était trop vieille pour une si longue marche. Elle aurait pu ajouter qu'elle était trop faible et qu'elle préférerait mourir sur le sol qu'elle avait connu et aimé plutôt que vivre dans un pays qu'elle ne connaissait pas et qu'elle n'aimerait jamais. Ils la quittèrent donc, non sans larmes, car ils savaient bien que, toute seule dans cet appartement glacial et vide, elle ne tarderait pas à mourir de faim et de froid. Leur première destination était une ferme à Bielo-Ostrov à la frontière finlandaise. Le Baron possédait des amis qui avaient accepté de les guider, lui et sa femme, de l'autre côté des lignes et de les mettre dans un train qui les conduirait à leur domaine.

Ils voyagèrent surtout de nuit, déguisés en paysans. Il faisait froid; et malgré leurs vêtements chauds, ils en souffraient. La neige était profonde; impossible d'aller vite. Ils n'avaient rien à manger, et rares étaient les endroits où ils pouvaient dormir de jour. Mais ils s'encourageaient à la pensée du long repos et du bon repas qui les attendaient à Bielo-Ostrov. Ils vivaient dans une terreur constante, surtout lorsque les gens venaient à leur rencontre.

— Un seul incident de ce voyage est demeuré vif dans ma mémoire, dit Catherine. C'était vers la fin de notre aventure.

En sortant des bois, ils virent briller à une centaine de mètres les lumières hospitalières d'une maison. Longtemps ils restèrent là, immobiles dans la neige, semblables à des loups affamés et

Dans *La Révolution par l'amour*, Eddie Doherty raconte l'extraordinaire histoire de la Baronne Catherine de Hueck qui, après avoir fui sa patrie lors de la révolution bolchévique, vint en Amérique et se mit au service des pauvres, fondant pour eux des maisons d'accueil à Combermere en Ontario, à Whitehorse dans le Yukon, à Edmonton en Alberta, à Winslow dans l'Arizona, et à Portland dans l'Oregon. Nous extrayons un chapitre de cet intéressant ouvrage:

crainitifs, rêvant de gras poulets tournant à la broche, de tas de gâteaux frais tout fumants et de bons lits melleux; et cependant ils n'osaient avancer, fût-ce d'un seul pas, car il pouvait y avoir quelques soldats rouges embusqués aux alentours.

Figées comme eux, les étoiles et la demi-lune éclairaient la neige qui s'étalait entre eux et ce refuge tant désiré. Il aurait fallu traverser cet espace éclairé, et s'ils étaient vus, c'en serait fait d'eux. Mais il fallait risquer à tout prix.

Ils se faufilèrent donc entre les bancs de neige avec la plus grande précaution, se tapissant sur le sol dès qu'un bruit insolite se faisait entendre, puis se relevant, n'avançant qu'avec une extrême lenteur. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas de la porte de derrière de la maison, ils se tinrent longtemps là sans bouger, tendant l'oreille. Il y avait du monde dans la cuisine; mais impossible de dire s'ils étaient amis ou ennemis.

Les arômes du borsh qui était sur le feu arrivaient jusqu'à nous, se souvient Catherine. Cette odeur nous exaspéra au point de nous rendre imprudents. Nous allâmes à la porte et frappâmes... doucement.

Ivan Ivanovitch, l'ami du Baron, ouvrit la porte, mais à peine. Il reconnut Boris et porta vivement le doigt à ses lèvres.

— Il y a des soldats ici, dit-il. Cachez-vous dans la porcherie. Vite! je viendrai dès que je pourrai.

C'était une porcherie bien ordinaire, mais munie d'un toit de planches. Un réduit aussi puant et écœurant qu'on peut l'imaginer; Catherine fut tentée de s'asseoir par terre dans le purin et de pleurer. Elle préféra en rire:

— Nous voulions de quoi manger, dit-elle, en voilà. Nous voulions un lit, nous l'avons.

Des heures durant, ils se tinrent debout avec les porcs qui se pressaient autour d'eux, se bouchant le nez de leurs doigts gantés. Ivan allait sans doute venir d'un moment à l'autre.

La lune se glissa derrière un nuage. Les étoiles s'effacèrent. La neige se mit à tomber, se changer en pluie et en neige fondue. Le vent soufflait en rafales dans la porcherie. Les deux aristocrates, rompus de fatigue, tombèrent dans le fumier... et s'endormirent.